Admirado Buñuel.

Ojalá le guste el guión que le envío.

Solo con que lo lleyera me daría una gran satisfacción.

Disculpeme por mi intrusión

Le saluda con todo respeto y cariño

Amalia C

17-12-1966

Archivo Buñuel
1409.1

R. 15637

Para mi admirado
Luis Buñuel
en vía comunicación
¡un abrazo!
Arrabal

UN AMOUR FOU

scenario de film

ARRABAL
32. Bd. de STRASBOURG
PARIS .10

Archivo Buñuel
1409.2

R. 15637

" U N A M O U R F O U "

ARRABAL
32 Bd. de STRASBOURG
PARIS.10

(R E S U M E)

La campagne. Un ensemble de constructions modernes de style " futuriste". Jour de grand soleil. Au loin, sur une terrasse, une femme L. très belle et nue, danse étrangement. Elle s'allonge enfin. On dirait qu'elle est couverte d'insectes qui pullulent sur certaines parties de son corps : mouches ? cafards ? on ne distingue pas très bien à cause de la distance.

L'homme qui la regarde dans le lointain, F., se trouve dans un véhicule. Il contemple le spectable, fasciné, avec des jumelles. Lorsqu'il veut se rapprocher, il doit emprunter un chemin qui l'empêche de voir plus longtemps la terrasse (et la femme).

F. entre dans la cité. L. qui a eu le temps de se rhabiller, lui dit qu'elle l'attendait. F. ne comprend pas, car c'est la première fois qu'il voit cette femme et cette maison. Il lui apprend qu'il cherche dans les environs, la trace d'un de ses amis disparu, RAOUL WALSH, qui, peut-être, a été assassiné. L. se conduit toujours d'une manière insolite. Elle l'autorise à rester chez elle jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son ami.

.../...

Archivo Buñuel
1409.3

" U N A M O U R J O U "

ARRABAL
39 Bd. de STRASBOURG
PARIS-10

(R E S U M E)

La campagne. Un ensemble de constructions modernes de style " futuriste". Jour de grand soleil. Au loin, sur une terrasse, une femme L. très belle et nue, danse étrangement. Elle s'allonge enfin. On dirait qu'elle est couverte d'insectes qui pullulent sur certaines parties de son corps : mouches ? cafards ? on ne distingue pas très bien à cause de la distance.

L'homme qui la regarde dans le lointain, F., se trouve dans un véhicule. Il contemple le spectacle, fasciné, avec des jumelles. Lorsqu'il veut se rapprocher, il doit emprunter un chemin qui l'empêche de voir plus longtemps la terrasse (et la femme).

F. entre dans la cité. L. qui a eu le temps de se rhabiller, lui dit qu'elle l'attendait. F. ne comprend pas, car c'est la première fois qu'il voit cette femme et cette maison. Il lui apprend qu'il cherche dans les environs, la trace d'un de ses amis disparu, RAOUL WALSH, qui, peut-être, a été assassiné. L. se conduit toujours d'une manière insolite. Elle l'autorise à rester chez elle jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son ami.

.../...

R. 15637

A partir de ce moment, quatre actions se déroulent parallèlement :

I) F. tout au long du film voit danser L. Il connaît l'amour fou avec elle, il vit une sorte de messe noire dont il est la victime et L. l'officiante. Elle l'oblige à se livrer à elle pieds et poings liés, elle l'enchaîne, le fouette, lui fait sentir son linge. F. est de plus en plus éperdu d'amour pour elle, qui domine la situation. Il est littéralement à ses pieds. Ils s'expriment en un langage très beau et très poétique. Lui se trouve toujours en proie à la plus vive exaltation en présence de L.

C'EST LA PARTIE DU FILM QUI SERA LA PLUS DEVELOPPEE.

2) F. trouve de temps à autre de minuscules objets qui semblent appartenir à un monde lilliputien. Il découvre aussi certains objets ou vêtements ayant appartenu à son ami disparu.

3) Les deux valets de la maison se plaigent à F. des souffrances que L. leur inflige " parce que c'est une femme perverse". Ils lui fournissent la preuve que son ami a peut-être disparu dans la maison. F. veut tirer cette affaire au clair et prendre la défense des domestiques, mais chaque fois qu'il se trouve en présence de L. son volonté fléchit. F. accorde sa confiance aux valets. Les domestiques lui demandent de prendre en mains le gouvernement de la cité en se révoltant contre L. " qui les fait tant souffir". F. dit qu'il accepte pour"sauver L. qu'il adore". Mais L. en compagnie des valets rit et se moque de sa naïveté.

.../...

Archivo Buñuel
1409-4

A partir de ce moment, quatre actions se déroulent parallèlement :

1) F. tout au long du film voit danser L. Il connaît l'amour fou avec elle, il vit une sorte de messe noire dont il est la victime et L. l'officiante. Elle l'oblige à se livrer à elle pieds et poings liés, elle l'enchaîne, le fouette, lui fait sentir son linge. F. est de plus en plus éperdu d'amour pour elle, qui domine la situation. Il est littéralement à ses pieds. Ils s'expriment en un langage très beau et très poétique. Lui se trouve toujours en proie à la plus vive exaltation en présence de L.

C'EST LA PARTIE DU FILM QUI SERA LA PLUS DEVELOPPEE.

2) F. trouve de temps à autre de minuscules objets qui semblent appartenir à un monde lilliputien. Il découvre aussi certains objets ou vêtements ayant appartenu à son ami disparu.

3) Les deux valets de la maison se plaignent à F. des souffrances que L. leur inflige " parce que c'est une femme perverse". Ils lui fournissent la preuve que son ami a peut-être disparu dans la maison. F. veut tirer cette affaire au clair et prendre la défense des domestiques, mais chaque fois qu'il se trouve en présence de L. son volonté fléchit. F. accorde sa confiance aux valets. Les domestiques lui demandent de prendre en mains le gouvernement de la cité en se révoltant contre L. " qui les fait tant souffrir". F. dit qu'il accepte pour"sauver L. qu'il adore". Mais L. en compagnie des valets rit et se moque de sa naïveté.

R.15.637

4) Il découvre l'incroyable fonctionnement de la cité. Celle-ci profite de toute activité humaine (involontaire) pour créer des idées et des objets, dont les hommes se serviront plus tard.

L. demande à F. de passer avec elle " la dernière nuit", cette nuit-là, F. pris d'une sorte de délire, accepte toutes les humiliations. Enfin L. lui demande de se laisser réduire à la taille d'un petit animal, pour qu'il devienne comme " aux pieds d'une reine un chat voluptueux" et F. accepte, craignant cependant qu'elle ne le tue comme elle " a tué son ami". L. lui fait une piqûre.

La dernière séquence montre F. heureux, en train de lécher une sorte de mur mou et rose. Son ami, qui n'est pas mort, se tient à ses côtés et lèche le mur avec la même expression de bonheur. Autour d'eux, d'autres hommes très nombreux les imitent.

La caméra s'éloigne lentement et le spectateur s'aperçoit alors qu'ils étaient en train de lécher le corps d'une femme nue. Ils ont tous la taille d'une mouche. La caméra s'éloigne davantage et le dernier plan, comme le premier, montre L. dansant nue, sur la terrasse, couverte de grappes humaines qui pullulent sur certaines parties de son corps.

Archivo Buñuel
1409.5

R-15637

Archivo Buñuel
1409.6

R. 15637

" U N A M O U R F O U "

(S C E N A R I O)

Dans une voiture de sport, F. roule sur une route déserte. Brusquement, s'offre à son regard, un ensemble de constructions modernes mais il ne parvient pas à comprendre s'il s'agit des blocs de bâtiments d'une usine atomique, des installations d'une très complexe raffinerie de pétrole ou d'une cité de martiens telle que se l'imagine un lecteur de science-fiction.

La journée est très ensoleillée, F. porte un costume d'été. Il est grand, il a un physique agréable et l'air intelligent, on sent sa curiosité en éveil pour tout ce qui l'entoure. La radio de la voiture diffuse un air à la mode.

F. arrête la voiture et examine en détail les constructions avec des jumelles, il aperçoit d'interminables conduits, de gigantesques coupoles, des tours couronnées de flammes, d'inquiétantes piscines, des bâtiments sans fenêtres.

Il remarque que cette ville qui semble inhabitée et créée en vue d'appliquer on ne sait quelles techniques ultra-modernes, se trouve située au bord de la mer. Des jetées soutenues par d'énormes blocs cylindriques partent de la plage. De même qu'il ne distingue aucune présence humaine, il ne voit ni bateaux, ni voitures, rien qui lui rappelle son univers familier.

.../...

Archivo Buñuel
1409-7

"UN HOMME MOU"

(SCENARIO)

Dans une voiture de sport, P. roule sur une route déserte. Brusquement, s'offre à son regard, un ensemble de constructions modernes mais il ne parvient pas à comprendre s'il s'agit des plans de bâtiments d'une usine atomique, des installations d'une très complexe raffinerie de pétrole ou d'une cité de martiens telle que se l'imagine un lecteur de science-fiction.

La journée est très ensoleillée, P. porte un costume d'été. Il est grand, il a un physique agréable et l'air intelligent, on sent se curiosité en éveil pour tout ce qui l'entoure. Le radio de la voiture diffuse un air à la mode.

P. arrête la voiture et examine en détail les constructions avec des jumelles, il aperçoit d'interminables couloirs, de nombreuses coupoles, des tours couronnées de flammes, d'inquiétantes glaciers, des bâtiments sans fenêtres.

Il remarque que cette ville est semble inhabitée et croise en vain d'apercevoir ou ne sait quelles techniques ultra-modernes, se trouve situé au bord de la mer. Des jetées soutenues par d'énormes piliers cylindriques partent de la plage. De même qu'il ne distingue aucune présence humaine, il ne voit ni bateaux, ni voitures, rien qui lui rappelle son univers familier.

R: 15637

Mais il reste fasciné par un spectable insolite : sur la terrasse de l'un des bâtiments sans fenêtres qu'il contemple avec ses jumelles, une femme très belle, L. danse longuement : c'est une danse étrange qu'elle exécute avec un charme mystérieux. Puis elle s'étend l'air heureux. Sur son corps pullule une foule de petits animaux que F. ne distingue que confusément. Il croit tout d'abord que ce sont des abeilles, puis des mouches, peut-être même des limaces. Il règle le mécanisme des jumelles afin que la vision soit la plus claire possible, mais il ne réussit pas à en apprendre davantage. Il aperçoit seulement une mèche bleue dans la chevelure de L.

Il repart en voiture à la recherche d'une position plus favorable d'où il pourrait mieux discerner ce qu'il désire voir, alors la terrasse disparaît. Il recule et regarde encore, mais il ne distingue pas mieux quel genre de petits animaux grouillent sur le corps de la femme.

F. se décide à prendre le chemin de l'étrange usine. Elle est entourée par un mur de clôture sans aucune solution de continuité. On dirait qu'aucune porte ne donne accès aux bâtiments. Le mur est élevé : il a quatre mètres de haut et il est construit en briques, uniformément. F. en fait le tour pour découvrir une entrée. IL s'arrête, surpris : sur une brique il avise une minuscule affiche du Moulin Rouge, et à terre, un petit seau de caoutchouc et un pinceau à coller les affiches, le tout d'une taille inférieure à vingt fois la normale.

.../...

Archivo Buñuel
1409-8

Mais il reste fasciné par un spectacle insolite : sur la terrasse de l'un des bâtiments sans fenêtres qu'il contemple avec ses jumelles, une femme très belle, I. danse longuement : c'est une danse étrange qu'elle exécute avec un charme mystérieux. Puis elle s'étend l'air heureux. Sur son corps pullule une foule de petits animaux que T. ne distingue que confusément. Il croit tout d'abord que ce sont des abeilles, puis des moustiques, peut-être même des limaces. Il règle le mécanisme des jumelles afin que la vision soit la plus claire possible, mais il ne réussit pas à en apprendre davantage. Il aperçoit seulement une mèche pleine dans la chevelure de I.

Il repart en voiture à la recherche d'une position plus favorable d'où il pourrait mieux discerner ce qu'il désire voir, chose la terrasse disparaît. Il tourne et retourne encore, mais il ne distingue pas mieux quel genre de petits animaux grouillent sur le corps de la femme.

T. se décide à prendre le chemin de l'étrange usine. Elle est entourée par un mur de clôture sans aucune solution de continuité. On dirait qu'aucune porte ne donne accès aux bâtiments. Le mur est élevé : il a quatre mètres de haut et il est construit en briques, uniformément. T. en fait le tour pour découvrir une entrée. Il n'en trouve, surprise : sur une brique il avise une minuscule affiche du Moulin Rouge, et à terre, un petit sceau de caoutchouc et un pinceau à coller les affiches. Je tout d'une taille inférieure à vingt fois la normale.

.../...

R. 15632

F. scrute attentivement le mur pour tâcher de trouver de nouveaux indices, mais devant lui s'alignent des briques en un ordre parfait, et rien d'autre.

Alors qu'il s'y attendait le moins, qu'il avait presque perdu l'espoir de découvrir une entrée, le mur soudain, dessine un angle droit et là apparaît une porte au-dessus de laquelle une énorme pancarte signale en gros caractères : " ENTREE". Au-dessous, en lettres plus petites, on lit : " Laissez votre voiture à la porte". Les caractères sont clairs et très bien tracés. Cependant, un panneau fait d'un morceau de bois humide, fiché dans le sol n'importe comment, indique " Attention, chien gentil". Le mot gentil se superpose au mot méchant qui a été barré d'un seul trait. Le panneau, les lettres mal faites, le piquet qui sert de support et le bois, surprennent par leur aspect grossier et primitif dans un milieu aussi technique et d'une aussi fade monotonie.

F. s'avance à pieds sur une route goudronnée. De chaque côté de la route, des flèches montrent la direction à suivre. Enfin, il arrive à l'un des bâtiments : les portes de verre doivent fonctionner grâce à un oeil photo-électrique, car elles s'ouvrent sur son passage.

F. pénètre dans une salle nue. Aussitôt apparaît une femme vêtue de blanc de la tête aux pieds : elle porte une blouse, une sorte de coiffe couvre sa tête, ses mains sont gantées de caoutchouc et un bandeau cache sa bouche. On ne sait trop si ce costume appartient à une chirurgienne ou à un ingénieur chimiste.

.../...

Archivo Buñuel
1409-9

R. 15637

F. croit reconnaître L. (la femme nue sur la terrasse). Lorsque la jeune femme retire sa coiffe qui retenait prisonnière une mèche de cheveux bleue, F. constate qu'il ne s'est pas trompé. F. a l'impression que L. l'attendait. Il essaie de balbutier quelques mots d'excuse pour justifier ce qu'il qualifie "d'intrusion en ces lieux" L. l'écoute avec froideur, mais dans ses yeux un je-ne-sais-quoi de captivant semble attirer et inquiéter F. Il lui explique que dans le " bistrot" du " village" à trente kilomètres de là, on lui a dit qu'il pourrait peut-être retrouver la trace de son ami Raoul Walsh, disparu depuis quelques semaines dans le pays, car il arrive fréquemment que des gens ne reviennent jamais de ce qu'on appelle " l'usine".

F. pendant quelques instants voit L. elle-même danser dans ses yeux. Il est très nerveux, pense qu'il a fait une gaffe, répète ses paroles mais de telle manière qu'au lieu d'en diminuer la portée, comme il le souhaitait, il insiste sur les soupçons que lui inspirent ces lieux dangereux. Elle qui semble ne pas l'écouter, à sa grande surprise ne répond à aucune des questions qu'il lui pose, mais elle lui déclare comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, qu'il peut s'installer dans l'une des chambres " pour les gens du dehors", et se livrer à toutes les recherches qu'il désire faire, il disposera à son gré de deux " aides de laboratoire". L. appuie sur un bouton d'appel, avertit F. que les aides vont accourir et sort.

F. demeure seul quelques instants et examine de nouveau la pièce déserte et nue. Soudain, il entend les ricanement de joie des deux aides. On dirait qu'ils viennent de se raconter " une bonne histoire"

.../...

Archivo Buñuel
1409-10

...\...

R. 15637

particulièrement drôle : ils rient longuement aux éclats. F. se rend compte qu'il sont derrière la porte, attendant probablement que leur fou-rire s'éteigne.

La porte cède au moment même où cessent les rires. Mais à l'instant où ils vont pénétrer dans la pièce, le fou-rire les reprend et ils ferment la porte. Quelques instants plus tard, ils entrent tous deux fort sérieusement. Ce sont deux employés vêtus de blanc ils portent des gants de caoutchouc. F. s'aperçoit que les gants de l'un d'eux - ceux de Bana - sont tachés, il a même cru voir du sang. Comme Bana au même instant, ayant remarqué que F. l'observe a enlevé ses gants, F. ne peut affirmer qu'il s'agit de taches de sang.

L'autre aide - Ang - cache rapidement la seringue qui sortait de la poche supérieure de sa blouse. Ils se présentent à lui, très serviables, lui affirment qu'il sont à son entière disposition, et le prient de les suivre car ils vont lui montrer la chambre des étrangers.

Leur ton dénote une telle humilité que F. commence à se demander s'il ne s'agit pas d'une grotesque caricature. Par excès d'empressement envers F., les deux aides se bousculent, se gênent mutuellement, sans que l'on puisse jamais savoir si c'est une tactique convenue pour entraver l'aide qu'ils sont censés prêter à F. ou si ce n'est qu'un excès de zèle qui les pousse à une sorte de compétition.

.../...

Archivo Buñuel
1409.11

particulièrement drôle : ils vont longuement aux toilets. X. se rend compte qu'il sont derrière la porte, attendant probablement que leur ton-rite s'achève.

La porte cède au moment même où cessent les rires. Mais à l'instant où ils vont pénétrer dans la pièce, le ton-rite les reprend et ils ferment la porte. Quelques instants plus tard, ils entrent tous deux tout sérieusement. Ce sont deux emplettes vêtus de blanc ils portent des gants de caoutchouc. X. s'aperçoit que les pantalons de l'un d'eux - deux de Dans - sont tachés. Il a même cru voir du sang. Comme Dans en même instant, ayant remarqué que X. l'observe s'enlève ses gants, X. ne peut affirmer qu'il s'agit de traces de sang.

L'autre aide - Ang - sache rapidement la seringue qui sortait de la poche supérieure de sa blouse. Ils se présentent à Int, très serviables, Int affirment qu'il sont à son entière disposition, et le prient de les suivre car ils vont Int montrer le chambre des étrangers.

Leur ton dénote une telle humilité que X. commence à se demander s'il ne s'agit pas d'une grotesque cérémonie. Par excès d'amplesement envers X., les deux aides se bousculent, se gênent mutuellement, sans que l'on puisse jamais savoir si c'est une technique convenue pour enlever l'aide qu'ils sont censés prêter à X. ou si ce n'est qu'un excès de zèle qui les pousse à une sorte de compétition.

R. 15637

Comme la chambre est très loin, ils lui suggèrent de " prendre une petite voiture". Ils sortent tous les deux et reviennent chacun avec un tricycle pourvu d'un confortable fauteuil. Chacun d'eux veut asseoir F. sur le sien. Mûs par le désir de voir F. bien assis et agréablement installé, ils en viennent à le traiavec dureté : F. devient victime de leurs querelles. Ang finit par imposer sa petite voiture. Dépité Bana est sur le point de donner un coup à Ang et F. se rend très bien compte que seule sa présence arrête le geste.

Ils traversent un nombre incalculable de couloirs, corridors, chemins, pistes, entre les différents blocs, tunnels, F. est confortablement assis dans son fauteuil et poussé par les deux aides, qui au fur et à mesure, l'informent des dangers que l'on court dans les villes, des limites à ne pas franchir, des sentiers que l'on ne doit pas emprunter si l'on ne veut pas que les globules blancs deviennent rouges et vice-versa, d'où il s'ensuit la mort de l'imprudent etc... Par moment, F. a l'impression qu'il a passé deux fois au même endroit.

Soudain F. aperçoit au loin, à travers les vitraux L. qui exécute cette danse si étrange qui le fascine. Alors qu'il se retourne pour dire aux aides que le véhicule va trop vite, il aperçoit ceux-ci au loin, derrière, en train de rire et de jouer à saute-mouton. Il jette un coup d'oeil devant lui et comprend avec effroi que le tricycle va se fracasser contre un mur couvert de piques pointues. Il pousse un cri de terreur car il ne peut arrêter la petite voiture et les aides l'ont abandonné. Le choc paraît inévitable et

Archivo Buñuel
1409-12

Comme la chambre est très loin, ils lui suggèrent de " prendre une petite voiture". Ils sortent tous les deux et reviennent chacun avec un tricycle pourvu d'un confortable fauteuil. Chacun d'eux veut asseoir F. sur le sien. Mûs par le désir de voir F. bien assis et agréablement installé, ils en viennent à le traiavec dureté : F. devient victime de leurs querelles. Ang finit par imposer sa petite voiture. Dépité Bana est sur le point de donner un coup à Ang et F. se rend très bien compte que seule sa présence arrête le geste.

Ils traversent un nombre incalculable de couloirs, corridors, chemins, pistes, entre les différents blocs, tunnels, F. est confortablement assis dans son fauteuil et poussé par les deux aides, qui au fur et à mesure, l'informent des dangers que l'on court dans les villes, des limites à ne pas franchir, des sentiers que l'on ne doit pas emprunter si l'on ne veut pas que les globules blancs deviennent rouges et vice-versa, d'où il s'ensuit la mort de l'imprudent etc... Par moment, F. a l'impression qu'il a passé deux fois au même endroit.

Soudain F. aperçoit au loin, à travers les vitraux L. qui exécute cette danse si étrange qui le fascine. Alors qu'il se retourne pour dire aux aides que le véhicule va trop vite, il aperçoit ceux-ci au loin, derrière, en train de rire et de jouer à saute-mouton. Il jette un coup d'oeil devant lui et comprend avec effroi que le tricycle va se fracasser contre un mur couvert de piques pointues. Il pousse un cri de terreur car il ne peut arrêter la petite voiture et les aides l'ont abandonné. Le choc paraît inévitable et

R-15637

mortel : F. se cache la figure de ses mains, mais les deux aides qui maintenant glissent sur des patins, ont détourné à temps le tricycle de l'obstacle.

Ils conduisent le véhicule avec beaucoup de douceur à présent. F. les prie de l'aider à descendre, il fera le reste du trajet à pieds. Ils se fâchent : ils ne peuvent tolérer que " monsieur se fatigue". Ils sont très prévenants envers F. et paraissent devenus très sages.

Ils pénètrent dans un bloc de bâtiments couverts de hublots. F. leur fait signe qu'ils s'arrêtent à la hauteur du premier hublot. Inquiet, F. aperçoit de l'autre côté du verre, deux yeux énormes qui le contemplent fixement. Il regarde quelques instants les deux yeux, fascinés par le spectacle. L'être semble s'écarter de la vitre, et F. comprend qu'il s'agit d'un chat. Le chat se retire le regard toujours fixé sur lui : on dirait que l'animal recule. Dans sa gueule, un petit oiseau vivant se débat pour s'échapper. Le chat s'éloigne définitivement et F. aperçoit derrière le hublot un merveilleux jardin, une sorte de paradis terrestre dont la présence étonne dans cet univers de conduits, tuyaux et briques. Le chat s'en va sans aucune hâte, l'oiseau dans sa gueule.

F. essaie de chercher une explication : pourquoi un paysage naturel s'étend-il derrière le hublot d'une usine si artificielle ? Les deux aides lui font une réponse évasive, changeant de conversation, lui font répéter mille fois ses paroles, affirment qu'ils ne comprennent pas ce qu'il veut dire. F. sent qu'ils ne veulent pas lui fournir une réponse.

.../...

Archivo Buñuel
1409.13

...\...

R-15637

F. regarde de nouveau le paysage à travers le hublot, la végétation tropicale qui y pousse et la lente démarche du chat emportant sa proie. Ile le voit se diriger vers une sorte de grand nid où il dépose l'oiseau. Il s'agit bien d'un nid. Un aigle immense surgit et dévore le petit oiseau sous le regard approbateur du chat.

Les deux aides poussent le véhicule et F. ne peut pas voir ce qui va se passer derrière le hublot. Ils passent très vite devant une rangée de hublot : un sur trois montre l'image de L. souriante et lascive. F. leur demande de s'arrêter ou de ralentir la marche, mais ils l'emportent à nouveau dans un tourbillon. F. n'est pas rassuré car les deux aides lui font descendre un escalier où il peut tomber. A la dernière marche, F. fait effectivement une chute, entraînant avec lui la petite voiture. Les deux se précipitent sur lui, lui font des massages, pratiquent la respiration artificielle, exécutent toute sorte de mouvements de gymnastique extrémement désagréables pour F. Ils finissent pour l'abandonner parterre.

F. s'apprête à se relever, lorsque son regard se pose sur un miniscule parapluie de 3 cm de haut planté dans le mur : il le retire, l'ouvre et lit sur le tissu le message suivant :

" F. je sais que tu viendras me chercher comme convenu. Je suis entre les mains des " (ici un mot illisible)". Je crains pour ma vie. Pourtant j'ai rencontré la plus belle femme du monde. Elle danse d'une manière étrange et fascinante".

Signé : Raoul Walsh

Les deux aides le hissent sur le véhicule et continuent leur course folle. Ils traversent un pont et pénètrent dans un autre groupe de

Archivo Buñuel
1409.1409.14

R. 15637

bâtiments dominé par un hublot central, près duquel F. arrête le tricycle. Il aperçoit un nouveau paysage à travers le hublot : une chaîne de montagnes au milieu de laquelle se trouve une plaine et sur cette plaine est posée une sorte de calice rempli d'eau qui déborde continuellement. F. s'approche davantage du hublot et il s'aperçoit que le paysage qu'il croyait désert, est en réalité habité par une foule d'hommes qui courent, vont et viennent, l'air heureux, au pied du calice, se baignant dans l'eau qui s'en échappe. Sur l'eau du calice a lieu une régate de voiliers. F. comprend que le calice doit être d'une taille gigantesque.

Il contemple le hublot, mais les aides le reconduisent vers sa chambre. F. les interroge : " quand va-t-il enfin être rendu à domicile ?. Les aides lui répondent qu'ils vont y arriver en un clin d'oeil, avec une touchante unanimité.

En passant devant deux nouveaux blocs, il croit distinguer à travers les hublots un match de base-ball et un café connu, ainsi que sa clientèle habituelle. Cependant, les aides l'emportent à une telle vitesse qu'il serait incapable de décrire les scènes entrevues.

Ils entrent enfin dans un bloc surmonté d'une énorme pancarte " Chambres pour les gens du dehors". Poussé par les aides, F. franchit la porte du bloc et parcourt un tunnel long comme un grand couloir de métro. De temps à autre, apparaissent d'énormes portraits de L., sans qu'on sache s'il s'agit de publicité, des slogans politiques ou religieux etc.... L. est presque toujours représentée nue.

.../...

Archivo Buñuel
1409.6/1409.15

R. 15637

Les aides poursuivent leur chemin à vive allure. Le couloir est beaucoup plus long qu'on s'y attendait. F. proteste qu'il ne peut supporter d'être transporté à unetelle cadence. Il s'agrippe aux bras du fauteuil, jette un coup d'oeil en arrière, et découvre que les deux aides sont chaussés de patins à roulettes et munis de deux ailes dans le dos. Ils rient comme des fous.

Les images du couloir défilent à grande vitesse : on y distingue quelques sculptures, peut-être des mannequins ou d'immenses poupées qui toutes montrent L. dans une attitude provocante. La vitesse est telle que L. semble danser comme une ballerine de lanterne magique.

Confirmant les craintes de F., le véhicule dévie de sa trajectoire et comme un bolide vient heurter l'une des statues qui représente L. dans une attitude très " sexy" - bras et james écartés - debout, comme attendant l'étreinte. F. Perdant l'équilibre est projeté hors du véhicule et tombe dans les bras de la statue (ou du mannequin) souriant à l'image de L.

Pendant quelques instants, F. et la statue de L. demeurent enlacés. On dirait même que F. va embrasser L., leurs bouches se touchent presque, F. est très ému.

Les deux aides s'approchent de F. qui, tout à coup, se sent ridicule dans cette position. Ils le soulèvent et lui indiquent que sa chambre se trouve au détour du couloir. En effet, le couloir tourne à angle droit, et là se dresse une sorte de galerie tenant lieu de motel : plusieurs portes donnent accès à la galerie. Les aides ouvrent l'une d'elles. Ils entrent tous les trois.

.../...

Archivo Buñuel
1409.16

Les deux elles s'approchent de F. qui, tout à coup, ne sait plus-
le dans cette position. Ils le soulèvent et lui indiquent que sa
chambre se trouve au dessus du couloir. En effet, le couloir tourne
à angle droit, et là se dresse une sorte de galerie tenant lieu de
motel : plusieurs portes donnent accès à la galerie. Les elles ou-
vrent l'une d'elles. Ils entrent tous les trois.

R.15637

La pièce où ils pénètrent est spacieuse et meublée d'une manière ultra-moderne, comme pourrait l'être un hôtel"d'avant-garde".

F. tâche de faire comprendre aux aides qu'il désire rester seul pour se reposer, mais eux le suivent obstinément à travers la chambre, lui prodiguent des recommandations, des attentions. Ils veulent lui montrer toutes les particularités de la pièce, ses commodités, les boutons qu'il faut pousser pour le service.

Puisque F. ne réussit pas à les mettre à la porte avec tact, il prend son courage à deux mains, et leur ordonne de partir et de le laisser se reposer. Ang se met à pleurer inopinément. Bana le console, lui murmure des phrases plus ou moins intelligibles, tous les deux ont l'air affligé.

Ils s'approchent de F. et lui confient d'un air mystérieux en prenant mille précautions pour qu'on ne les entende pas, qu'il doit prendre garde, qu'ils l'avertissent " pour son bien".

F. essaie de les consoler, mais ils ont l'air plus tristes que jamais. Bana veut chasser sa mélancolie pour dire quelque chose de capital à F., mais Ang effrayé, lui donne des coups de coude et l'empêche de parler.

Bana réussit à dire " que c'est elle qui est responsable de tout", Ang morigène Bana pour son indiscrétion. F. semble très soucieux.

Bana enlève sa veste à F. parce qu'il va avoir trop chaud, et il lui explique qu'il peut ranger toutes ses affaires dans l'armoire. On dirait que F. n'écoute rien. Bana insiste, Ang entreprend de le dissuader. Par curiosité, F. ouvre l'armoire et pose sa veste sur un porte-manteau.

.../...

Archivo Buñuel
1409 1409-17

La pièce où ils pénètrent est spacieuse et meublée d'une manière ultra-moderne, comme pourrait l'être un hôtel "d'avant-garde".

F. tâche de faire comprendre aux aides qu'il désire rester seul pour se reposer, mais eux le suivent obstinément à travers la chambre, lui prodiguent des recommandations, des attentions. Ils veulent lui montrer toutes les particularités de la pièce, ses commodités, les boutons qu'il faut pousser pour le service.

Puisque F. ne réussit pas à les mettre à la porte avec tact, il prend son courage à deux mains, et leur ordonne de partir et de le laisser se reposer. Ang se met à pleurer inopinément. Bana le console, lui murmure des phrases plus ou moins intelligibles, tous les deux ont l'air affligé.

Ils s'approchent de F. et lui confient d'un air mystérieux en prenant mille précautions pour qu'on ne les entende pas, qu'il doit prendre garde, qu'ils l'avertissent " pour son bien".

F. essaie de les consoler, mais ils ont l'air plus tristes que jamais. Bana veut chasser sa mélancolie pour dire quelque chose de capital à F., mais Ang effrayé, lui donne des coups de coude et l'empêche de parler.

Bana réussit à dire " que c'est elle qui est responsable de tout", Ang morigène Bana pour son indiscrétion. F. semble très soucieux.

Bana enlève sa veste à F. parce qu'il va avoir trop chaud, et il lui explique qu'il peut ranger toutes ses affaires dans l'armoire. On dirait que F. n'écoute rien. Bana insiste, Ang entreprend de le dissuader. Par curiosité, F. ouvre l'armoire et pose sa veste sur un porte-manteau.

R. 15637

Il s'apprête à refermer l'armoire, quand il aperçoit sur un autre porte-manteau une veste qu'il croit reconnaître. Il se précipite vers elle, examine la poche intérieure et y lit les mots " Raoul Walsh".

Effrayé, F. apprend aux deux aides que la veste appartient à son ami. Ang et Bana lui posent des questions, bien qu'ils semblent ne rien ignorer et F. affirme que son ami a sûrement disparu dans la ville. Bana va dire quelques chose, mais Ang lui coupe la parole en lui mettant la main devant la bouche sans se cacher, au moment où Bana déclare que c'est elle qui peut renseigner F. et qu'eux ne peuvent rien pour lui.

Ang insiste lourdement sur le fait qu'il n'a jamais vu Raoul Walsh, mais avec un tel luxe de précisions que F. se rend très bien compte qu'il ment.

Bana, trompant la surveillande de Ang, montre à F. ses gants tachés de sang en lui disant " si vous saviez ce qu'elle nous faire faire". Ang remet aussitôt les gants de Bana dans la poche de son compagnon.

Bana et Ang pleurent. F. essaie encore une fois de les consoler. Bana avoue qu'il attend de lui qu'il les délivre. A ce moment on entend une sonnerie : Bana et Ang subitement métamorphosés se mettent à tourner autour de F. en s'affairant activement. Ils nettoient ses chaussures en crachant dessus : certains de leurs crachats tombent sur les jambes de F, ils frottent avec une telle énergie qu'ils le renversent parterre; ils essaient de le relever,

.../...

Archivo Samuel
1409-18

...\...

R-15637

mais ils heurtent un vase rempli de fleurs et d'eau qui s'écroule sur F. Ils préparent le lit avec tant de zèle et de maladresse qu'après l'avoir placé dans toutes sortes de positions, ils finissent par en coiffer F. qui reste écrasé par le poids du lit.

Ils ouvrent le système d'aération avec une telle brutalité, que F. s'envole presque, ils lui apportent pour boire une grande quantité de bouteilles, de tasses de thé, de café, de lait, et en répendent le contenu sur son costume.

Ils ont l'air d'agir ainsi par pure cordialité, pour montrer leurs bonnes manières.

Alors que F. ruisselle de divers liquides, qu'il s'est empêtré dans les draps, fleurs, tasses, brosses.... entre L.

L. reproche aux aides leur conduite déplorable, elle attend d'eux autre chose. Dans les critiques qu'elle leur adresse, elle atténue considérablement la gravité de leurs fautes et répète comme une rengaine " on dirait des enfants, ils ne pensent qu'à jouer".

L. exige qu'ils apportent une serviette de toilette et un peignoir de bain pour que F. puisse s'essuyer et réparer le désordre de sa tenue. Avec une apparente bonne foi, ils couvrent F. de serviettes et de peignoirs sans cesser d'aller et venir.

L. les gronde de nouveau affectueusement, tout en riant de leurs " niches de gamins". Elle leur demande de cesser de faire le pître.

.../...

Archivo Buñuel
1409.19

Ils ouvrent le système d'aération avec une telle brusquerie, que M. s'envole presque. Ils lui apportent pour boire une grande quantité de bouteilles, de tasses de thé, de café, de lait, et en répandent le contenu sur son costume.

Ils ont l'air d'agir ainsi par pure cordialité, pour montrer leurs bonnes manières.

Alors que M. ruisselle de diverses liquides, qu'il s'est empêtré dans les draps, fleurs, tasses, brosses.... entre I.

I. reproche aux siens leur conduite déplorable, elle attend d'eux autre chose. Dans les critiques qu'elle leur adresse, elle atténue considérablement la gravité de leurs fautes et répète comme une rengaine " on dirait des enfants, ils ne pensent qu'à jouer".

I. exige qu'ils apportent une serviette de toilette et un peignoir de bain pour que M. puisse s'essuyer et réparer le désordre de sa tenue. Avec une apparente bonne foi, ils ouvrent M. de serviettes et de peignoirs sans cesser d'aller et venir.

I. les gronde de nouveau effectivement, tout en riant de leurs " mitones de femme". Elle leur demande de cesser de faire le pître.

.../...

R.15637

L. semble s'intéresser avec beaucoup de cordialité aux malheurs de F., elle le prie de l'excuser des maladresses commises par les aides, et espère que son séjour dans la ville lui permettra de poursuivre " ses recherches".

Tandis que L. parle, derrière elle, de droite à gauche, en haut, défile une série de mannequins nus miniatures, accrochés à une corde, tous à son effigie : on dirait qu'elle est pendue mille fois. Lorsque F. va dire quelques chose au sujet des mannequins, ils ont tous disparu, il ne reste que la corde. L., comme si elle avait tout vu, conseille aux aides d'être moins négligeants et de retirer la "corde à linge". Ils s'exécutent.

F. et L. s'entretiennent calmement pendent que les aides préparent un bain. F. paraît enchanté de la présence de L. qui lui inspire beaucoup de curiosité malgré son apparente froideur que dément son regard.

F. fait un effort sur lui-même. Il lui demande " bien qu'il craigne de se mêler de ce qui ne le regarde pas" pourquoi elle oblige les aides à faire des choses aussi monstrueuses. L. a l'air surprise. F. affirme qu'il a vu de ses propres yeux les gants de Bana tachés de sang. L. répond que ce sont là des plaisanteries de Bana. F. souligne gravement qu'il a bien vu les gants tachés de sang. L. fait venir les aides et leur ordonne de montrer leurs gants. Ils refusent, invoquant mille prétextes, ce qui renforce les soupçons de F. Lasse de tant de tergiversations, L. exige des aides avec beaucoup de dureté qu'ils montrent leurs gants. Ils essaient encore de se dérober à sa requête en lui demandant si elle ne préférerait pas voir leurs chaussettes, puis en jurant qu'ils ont joué et perdu

Archivo Buñuel
1409-20

R-15637

leurs gants à la roulette.

Ils doivent pourtant obéir aux ordres péremptoires de L. et exhibent deux paires de gants blancs immaculés. F. qui n'en croit pas ses yeux, plein de méfience, retourne les gants croyant les voir tachés de l'autre côté. En vain.

L. minimise l'importance de l'incident mais F. semble avoir reçu un choc.

L. tend la maisn à F. pour prendre congé de lui et F. sent en elle comme une vibration particulière. Pendant un instant, ils demeurent immobiles, la main dans la main.

F. remarque que L. a exactement la même montre que lui. L. porte au-dessus du poignet une série de bracelets en forme d'anneaux, d'où pendant d'innombrables clefs d'une taille minuscule.

L. appaelle les deux aides qui se font tirer l'oreille. Ils se décident tout de même à venir en fôlatrant. Comme à des chiens trop espiègles, L. leur passe une laisse au tour du cou et leur demande de retourner et de se montrer plus sages. Les deux aides comme attristés, mais badinant encore un peu, quittent la pièce tel un couple de chiens.

F. reste seul, furette dans tous les coins à la recherche d'un indice supplémentaire. Tout paraît normal et même luxueux, la seule chose qui le frappe dans la salle de bains, c'est une série de gravures qui représentent le paradis perdu : elles sont placées près de la baignoire. Cette baignoire est munie de toutes sortes de robinets : chacun d'eux lui réserve une surprise.

Archivo Buñuel
1409-21

leurs gants à la toilette.

Ils doivent pourtant obéir aux ordres péremptoires de I. et exhibent deux paires de gants différents. F. qui n'en croit pas ses yeux, plein de méfiance, retourne les gants croyant les voir broder de l'autre côté. En vain.

I. minimise l'importance de l'incident mais F. semble avoir reçu un choc.

I. tend la main à F. pour prendre congé de lui et F. sent en elle comme une vibration particulière. Tendant un instant, ils demeurent immobiles, la main dans la main.

F. remarque que I. a exactement la même montre que lui. I. porte au-dessus du poignet une série de bracelets en forme d'anneaux, d'où pendent d'innombrables clefs d'une taille minuscule.

I. appelle les deux aides qui se font tirer l'oreille. Ils se défendent tout de même à venir en tâtonnant. Comme à des enfants trop espiègles, I. leur passe une laisse en tour de cou et leur demande de retourner et de se montrer plus sages. Les deux aides comme attristés, mais bientôt encore un peu, quittent la pièce tel un couple de chiens.

F. reste seul, furette dans tous les coins à la recherche d'un indice supplémentaire. Tout paraît normal et même luxueux, la seule chose qui le frappe dans la salle de bains, c'est une série de fenêtres qui représentent le paradis perdu : elles sont placées près de la baignoire. Cette baignoire est munie de toutes sortes de robinets : chacun d'eux lui réserve une surprise.

R - 15637

Du premier sort un jet d'eau si froid que le liquide se transforme en glaçon. Du second, l'eau s'échappe, bouillante, et du troisième jaillit un ruban de papier ou sont inscrites une foule de lettres comme s'il s'agissait d'un message chiffré. F. essaie d'en pénétrer le sens, mais il doit se contenter de relever un certain nombre de fois les initiales RW. Il doit renoncer à comprendre.

La salle de bains est pourvue des objets les plus modernes et pourtant F. découvre un appareil à distribuer des tabatières remplies de tabac à priser (il hume une prise et éternue) et un clystère.

Il appuie sur un bouton et la baignoire s'enfonce dans le sol, en projetant une pluie de sable qui transforme la pièce en une petite plage. Tout celà semble un peu faux et de " mauvais goût".

F. se met au lit : aussitôt la lumière s'éteint, le store s'abaisse et l'on entend dans le lointain une voix de femme qui susurre une berceuse. F. fait plusieurs essais : il se couche et se lève alternativement et vérifie qu'il s'agit d'un mécanisme relié au lit, de sorte qu'instantanément; lorsqu'on se couche, le dispositif " dormir" se met en marche. F. s'endort.

Le lendemain, une vague douleur à l'oreille le réveille. F. machinalement se gratte l'oreille comme si une mouche s'y était posée. Il est maintenant tout à fait éveillé. A l'extrémité du fil d'une canne à pêche pend une coccinelle qui lui chatouille l'oreille. Les deux aides grimpés sur le lustre, tiennent la gaule et l'agitent

.../...

Archivo Buñuel
1409.22

R. 15637

de-ci de-là avec amusement. C'est Bana, jubilant d'enthousiasme, qui mène le jeu, tandis que Ang simule la frayeur comme s'il redoutait une violente réaction de la part de F. Cependant, Bana tâche d'introduire la coccinelle dans le conduit auditif de F.

Avant que ce dernier s'en soit rendu compte, Bana a fait vivement disparaître, gaule, fil et insecte. F. à moitié endormi n'a pas aperçu le manège. Bana et Ang accroupis sur le lustre, l'observent F. se lève et fait quelques pas dans la pièce. Il s'agenouille pour attraper ses chaussures sous le lit et trouve à côté des siennes, alors qu'il s'y attendait le moins, un nombre incalculable de paires de chaussures mesurant moins d'un centimètre. Elles paraissent usées, certaines sont tachées de boue, d'autres ont une semelle percée, d'autres encore portent des initiales. Il en prend quelques-unes dans le creux de sa main, émerveillé. Dans l'une des paires, des chaussettes sont restées : elles doivent sentir mauvais si l'on en juge par la mimique de F. Les chaussettes sont blanches. Sur celle du pied gauche, on peut lire : âme et sur celle du pied droit : espoir.

F. veut s'habiller et se dirige vers l'armoire où il a laissé ses vêtements. Il ouvre l'armoire : encastrée dans le mur, apparaît la poitrine d'une femme. Ce sont deux seins merveilleux qui semblent palpiter et qui rappellent à F., sans erreur possible, ceux de L. Une force irrésistible le pousse à les toucher. Il tente de se dominer plusieurs fois, mais ne peut s'empêcher de les toucher fébrilement. Alors il comprend que ce sont deux ventouses fixées au mur....

Archivo Buñuel
1409-23

R-1-56-37

Les deux aides ne peuvent plus se contenir, et ils éclatent de rire.

F. vexé, leur demande ce qu'ils font dans sa chambre, insinuent qu'ils sont là pour l'épier. Les aides sortent une échelle et descendent de leur perchoir. Ils expliquent qu'ils ont veillé sur son sommeil pour que des bêtes malfaisantes ne troublent pas son repos.

F. proteste et affirme qu'ils se moquent de lui. Comment des bêtes malfaisantes pourraient-elles l'attaquer ? Bana assure qu'ils en ont tué un nombre impressionnant. Ang le prie de ne rien exagérer et le somme de dire la vérité. Ils discutent entre eux du chiffre. F. ne leur prêtre aucune attention, croyant que ce sont des mensonges. Bana calcule qu'il a tué onze aigles, quatorze condors, etc.... Ang dit : sept condors etc.....

Les aides se précipitent pour aider F. et obligent celui-ci à s'asseoir sur Bana, qui se tient à quatre pattes pour servir de siège : ils veulent chausser F. Ils l'habillent en se servant des méthodes les plus extravagantes : par exemple, ils le lancent en l'air pour qu'il enfile les jambes de son pantalon en retombant, Bana lui passe sa cravate autour du cou comme un lasso. F. essaie de se défendre mais il ne peut pas.

Les aides le conduisent dans un cabinet attenant où se trouve un vieil appareil cinématrographique. F. comprend qu'ils désirent lui montrer des films. Dans des boîtes, des rouleaux sont rangés (sur chaque boîte est écrit un nom qui ne dit rien à F.) L'un deux porte le nom de Raoul Walsh. Il le déroule avec beaucoup de précautions et l'introduit dans l'appareil. Il a l'air très inquiet

Archivo Buñuel
1409-24

Les deux aides ne peuvent plus se contenir, et ils éclatent de rire.

F. vexé, leur demande ce qu'ils font dans sa chambre, insinuant qu'ils sont là pour l'épier. Les aides sortent une échelle et descendent de leur perchoir. Ils expliquent qu'ils ont veillé sur son sommeil pour que des bêtes malfaisantes ne troublent pas son repos.

F. proteste et affirme qu'ils se moquent de lui. Comment des bêtes malfaisantes pourraient-elles l'attaquer ? Bana assure qu'ils en ont tué un nombre impressionnant. Ang le prie de ne rien exagérer et le somme de dire la vérité. Ils discutent entre eux du chiffre. F. ne leur prêtre aucune attention, croyant que ce sont des mensonges. Bana calcule qu'il a tué onze aigles, quatorze condors, etc.... Ang dit : sept condors etc.....

Les aides se précipitent pour aider F. et obligent celui-ci à s'asseoir sur Bana, qui se tient à quatre pattes pour servir de siège : ils veulent chausser F. Ils l'habillent en se servant des méthodes les plus extravagantes : par exemple, ils le lancent en l'air pour qu'il enfile les jambes de son pantalon en retombant, Bana lui passe sa cravate autour du cou comme un lasso. F. essaie de se défendre mais il ne peut pas.

Les aides le conduisent dans un cabinet attenant où se trouve un vieil appareil cinématrographique. F. comprend qu'ils désirent lui montrer des films. Dans des boîtes, des rouleaux sont rangés (sur chaque boîte est écrit un nom qui ne dit rien à F.) L'un deux porte le nom de Raoul Walsh. Il le déroule avec beaucoup de précautions et l'introduit dans l'appareil. Il a l'air très inquiet

R. 15637

La projection commence. La projection se rapporte à l'entrée de Raoul Walsh dans la ville. Elle ressemble à tous points à celle de F. Le film est strié de rayures, des plans sont escamotés comme si la pellicule avait été à moitié détruite volontairement. Le film se termine par un plan où Raoul apparaît avec une expression de terreur indéfinissable. On ne sait si la vision finit par un sourire de Raoul Walsh, tout se déroule si rapidement que F. ne sait que penser.

F. demande aux aides s'il ont connu son ami. Bana assure aussitôt avec véhémence que oui, qu'ils l'ont vu un nombre incalculable de fois, et que pendant son séjour en ville ils ont été ses meilleurs amis. Ang, au contraire, affirme qu'ils ne l'ont jamais rencontré et que Bana aime bien faire le fanfaron et se piquer de tout savoir.

Ils se chamaillent, et Bana veut donner la preuve de sa grande amitié pour Raoul : il dit que celui-ci lui a fait cadeau d'une photo de sa grand-mère. Bana sort d'une de ses poches la photo d'une très vieille femme qui porte des lunettes à monture baroque un fichu noir comme les femmes siciliennes. Ses longles s'allongent démesurément, elle a un visage émacié, buriné d'innombrables rides, de sorte que sa bouche ressemble à un entonnoir. Son menton s'orne de quelques poils de barbe. La photo est dédicacée : à mon Raoul chéri, avec toute l'affection de sa grand-meman.

F. a l'air convaincu par cette preuve.

.../...

Archivo Buñuel
1409.25

...\...

R. 15637

Il observe que de l'une des armoires s'écoule un ruisseau de sang. Il l'ouvre et aperçoit une vingtaine de bêtes nuisibles récemment tuées et dont les corps s'entassent là.

Bana bondit de joie : " Vous voyez bien que j'ai exterminé toutes les bêtes malfaisantes qui vous ont assailli, au moins vingt condors hein, je vous l'avais bien dit". Il pose un pied sur ses victimes de l'air conquérant et fat de l'heureux chasseur et prie son compagnon de prendre une photo de lui dans cette attitude.

F. demande si effectivement ces animaux s'apprêtaient à se jeter sur lui pendant la nuit. Bana répond que ce sont des bêtes terribles qui tuent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ang insinue que Bana exagère : ces animaux se contentent d'arracher les yeux à leur proie. C'est pourquoi à l'hôpital de la ville, il existe un pavillon où l'on soigne ceux qui n'ont plus d'yeux. Bana déclare qu'il ne faut pas avoir peur, grâce à sa présence tout se calmera. Bana recommande à F. de ne se soucier de rien, de prendre ses papiers et de l'accompagner pour visiter " l'usine".

Angoissé, F. regarde par la fenêtre : il voit une piscine transparente où L. danse dans l'eau avec la même aisance que sur terre.

F. va prendre ses papiers : à côté d'eux, il trouve un grand nombre de photos semblables à celles que lui a montrée Bana, et qui représente une vieille. Chacune porte une dédicace où seul le nom change : à Raoul,à Stéphane, à Alexandre, à Louis etc.....

F. s'indigne : pourquoi a-t-on encore voulu le tromper ?- une sonnerie retentit.

.../...

Archivo Buñuel
1409.26

R-.1.56.3.7

Tout excités et remplis de crainte, les aides s'écrient que c'est l'heure de déjeuner et sortent à une vitesse folle montés sur de minuscules motocyclettes, en demandant à F. de les suivre. Les motos sont toutes petites mais peuvent transporter les deux aides. Ils vont très vite : l'effet est grotesque. F. court derrière eux et s'efforce de ne pas les perdre de vue, mais il est incapable de suivre leur rythme. Parfois, il est sur le point de les perdre de vue, mais ils lui indiquent le chemin à coups de klaxon.

Ils traversent un grand hall percé d'un hublot. Derrière ce hublot, se livre une bataille acharnée; on cache les morts sous une couverture. C'est un combat dans un bois. F. a l'impression d'assister à ce spectacle derrière la vitre.

Ils traversent un second hall où se trouve un autre hublot. Il permet à F. d'apercevoir une fillette nue, solitaire, qui joue avec un chien. Elle a les jambes en l'air et tient l'animal avec ses pieds. Le chien tente d'attraper une grenouille que la fillette soutient de sa main droite à la hauteur de son ventre. La fillette est allongée sur un lit. Il ne fait aucun doute que derrière les deux hublots la vie existe, et que les scènes entrevues par F. ont bien eu lieu.

Enfin, ils arrivent à la salle à manger.

L. est déjà assise sur la table dans une attitude assez insolite. Elle est directement assise sur la table au lieu de se servir d'une chaise. Elle porte une jupe blanche très courte, par-dessus un collant qui la couvre des pieds à la taille. Le collant est richement orné de motifs baroques.

Archivo Buñuel
1409.27
1409.6

Tout excités et remplis de crainte, les aides s'écrient que c'est l'heure de déjeuner et sortent à une vitesse folle montés sur de minuscules motocyclettes, en demandant à I. de les suivre. Les motos sont toutes petites mais peuvent transporter les deux aides. Ils vont très vite : l'effet est grotesque. I. court derrière eux et s'efforce de ne pas les perdre de vue, mais il est incapable de suivre leur rythme. Perplexe, il est au le point de les perdre de vue, mais ils lui indiquent le chemin à coups de klaxon.

Ils traversent un grand hall percé d'un hublot. Derrière ce hublot, se livre une bataille acharnée; on coupe les morts sous une couverture. C'est un combat dans un bois. I. a l'impression d'assister à ce spectacle derrière la vitre.

Ils traversent un second hall où se trouve un autre hublot. Il permet à I. d'apercevoir une fillette nue, solitaire, qui joue avec un chien. Elle a les jambes en l'air et tient l'animal avec ses pieds. Le chien tente d'attraper une grenouille que la fillette contient de sa main droite à la hauteur de son ventre. La fillette est allongée sur un lit. Il ne fait aucun doute que derrière les deux hublots la vie existe, et que les scènes entrevues par I. ont bien un lien.

Enfin, ils arrivent à la salle à manger.

I. est déjà assise sur la table dans une attitude assez inconfortable. Belle est directement assise sur la table au lieu de se servir d'une chaise. Elle porte une jupe blanche très courte, par-dessus un collant qui le couvre des pieds à la taille. Le collant est richement orné de motifs baroques.

R.15637

Les pieds de L. reposent sur la table, ses genoux sont pliés à la hauteur de sa poitrine, son buste se redresse, ses bras enlacent ses genoux qu'elle tient fortement serrés. Elle a l'air absent.

Les aides font asseoir F. dans un fauteuil semblable aux sièges des passagers dans un avion, et ils lui mettent une ceinture de sécurité.

Ils vont et viennent et changent constamment de lunettes de soleil aux formes extravagantes. Toujours comme si F. voyageait en avion, ils lui offrent des bonbons, du chewing-gum, des boules pour les oreilles et la dernière édition des journaux.

F. leur demande s'ils ne vont pas manger. Eux, débordés de travail s'affairent (apparemment, il ne font pas grand'chose de bon, cependant), lui répondent qu'ils sont en train de préparer le repas.

Enfin, ils s'approchent de F. et lui présentent sur un plateau un déjeuner copieux, comme dans un avion. Ils le servent avec une telle ardeur, chacun de son côté, qu'ils se heurtent au-dessus de la tête de F. qui reçoit une douche de soupe, de vermicelle, de viande hachée etc.... Les deux aides s'excusent, essaient fébrilement de nettoyer ses vêtements, et ne font qu'augmenter les dégâts. Ils apportent un seau d'eau, à ce qu'il semble, car le seau est garni de l'étiquette : EAU, mais lorsqu'ils versent le contenu du récipient sur la tête de F., il en sort une avalanche de souris qui courent en tout sens sur F. et finissent par disparaître. Trois souris folâtrent sur la table et sur le dos de chacune on peut lire un mot : " L" " Love " we". Elles se groupent de telle sorte que F. lit la phrase : " We love L."

.../...

Archivo Buñuel
1409-28

Les pieds de L. reposent sur la table, ses genoux sont pliés à la hauteur de sa poitrine, son buste se redresse, ses bras enlacent ses genoux qu'elle tient fortement serrés. Elle a l'air absent.

Les aides font asseoir F. dans un fauteuil semblable aux sièges des passagers dans un avion, et ils lui mettent une ceinture de sécurité.

Ils vont et viennent et changent constamment de lunettes de soleil aux formes extravagantes. Toujours comme si F. voyageait en avion, ils lui offrent des bonbons, du chewing-gum, des boules pour les oreilles et la dernière édition des journaux.

F. leur demande s'ils ne vont pas manger. Eux, débordés de travail s'affairent (apparemment, il ne font pas grand'chose de bon, cependant), lui répondent qu'ils sont en train de préparer le repas.

Enfin, ils s'approchent de F. et lui présentent sur un plateau un déjeuner copieux, comme dans un avion. Ils le servent avec une telle ardeur, chacun de son côté, qu'ils se heurtent au-dessus de la tête de F. qui reçoit une douche de soupe, de vermicelle, de viande hachée etc.... Les deux aides s'excusent, essaient fébrilement de nettoyer ses vêtements, et ne font qu'augmenter les dégâts. Ils apportent un seau d'eau, à ce qu'il semble, car le seau est garni de l'étiquette : EAU, mais lorsqu'ils versent le contenu du récipient sur la tête de F., il en sort une avalanche de souris qui courent en tout sens sur F. et finissent par disparaître. Trois souris folâtrent sur la table et sur le dos de chacune on peut lire un mot : " L" " Love " we". Elles se groupent de telle sorte que F. lit la phrase : " We love L."

R. 156.3.7.

Les deux aides poursuivent leur tâche : ils barbouillent F. de mousse à raser, toujours sous prétexte de réparer leur maladresse, ils le frottent énergiquement avec d'énormes éponges, puis avec de petites éponges métalliques pour récurer les casseroles.

L. a l'air songeur.

F. demande à L. jusqu'à quand les aides vont-ils s'agiter aussi intempestivement. Ceux-ci lui ordonnent de se taire car L. est en train de dire des prières pour la préparation du repas.

Aussitôt, ils se mettent à genoux.

Ils jettent F. à terre pour qu'il s'agenouille aussi. Ils le forcent à toucher le sol du nez, et le maintiennent dans cette position.

Enfin, ils se redressent tous trois. L. abandonne son étrange posture et se met à table comme si de rien n'était. Elle interroge F. au sujet de ses recherches, mais elle ne le laisse pas répondre. Ses questions s'enchaînent avec courtoisie. Les aides semblent moins maladroits. Ils servent un bifteck à F. mais ne lui donnent pas de couteau.

L. insiste pour qu'il demande tout ce qu'il désire. F. s'enhardit jusqu'à lui avouer, avec beaucoup de circonlocutions, qu'il imagine que son ami a disparu dans la "ville". L. assure qu'il ne faut pas se fier aux apparences. F. insinue assez craintivement qu'il se fonde sur autre chose que des apparences. A cet instant, L. le regarde très fixement, comme avec amour, L. tremble légèrement et paraît très émue. L. ajoute " vous êtes très bon".

Archivo Buñuel
1409-29

Les deux aides poursuivent leur tâche : ils barbouillent F. de mousse à raser, toujours sous prétexte de réparer leur maladresse, ils le frottent énergiquement avec d'énormes éponges, puis avec de petites éponges métalliques pour récurer les casseroles.

L. a l'air songeur.

F. demande à L. jusqu'à quand les aides vont-ils s'agiter aussi intempestivement. Ceux-ci lui ordonnent de se taire car L. est en train de dire des prières pour la préparation du repas.

Aussitôt, ils se mettent à genoux.

Ils jettent F. à terre pour qu'il s'agenouille aussi. Ils le forcent à toucher le sol du nez, et le maintiennent dans cette position.

Enfin, ils se redressent tous trois. L. abandonne son étrange posture et se met à table comme si de rien n'était. Elle interroge F. au sujet de ses recherches, mais elle ne le laisse pas répondre. Ses questions s'enchaînent avec courtoisie. Les aides semblent moins maladroits. Ils servent un bifteck à E. mais ne lui donnent pas de couteau.

L. insiste pour qu'il demande tout ce qu'il désire. F. s'enhardit jusqu'à lui avouer, avec beaucoup de circonlocutions, qu'il imagine que son ami a disparu dans la "ville". L. assure qu'il ne faut pas se fier aux apparences. F. insinue assez craintivement qu'il se fonde sur autre chose que des apparences. A cet instant, L. le regarde très fixement, comme avec amour, L. tremble légèrement et paraît très émue. L. ajoute " vous êtes très bon".

R. 15637

Bien qu'ils soient très éloignés l'un de l'autre - aux deux bouts de la table - il s'établit soudain entre eux, une sorte de complicité amoureuse.

F. veut manger le bifteck, mais ne trouve pas de couteau. Il en cherche un partout, même sous la table, mais n'ose pas dire qu'il en a besoin. Bana lui demande s'il désire quelques chose. F. demande un couteau. Ang dit que c'est leur faute, qu'on devrait les punir pour cet oubli, et que celà ne se reproduira plus jamais. Même il prie F. de le fouetter pour sa négligence. Bana sort précipitamment et revient avec une montagne de couteaux, qui tombent au fur et à mesure qu'il s'approche de la table.

Il s'arrête à bonne distance et avec l'aide de Ang, comme les artistes de cirque, il lance tous les couteaux autour de F. en un clin d'oeil.

F. cloué de terreur, n'ose pas bouger, Bana et Ang rient aux éclats tandis que L. les morigène mollement en réprouvant leur espiéglerie.

F. se dégage gauchement, et lorsqu'il a enlevé tous les couteaux, un par un, il se lève : son costume est tout déchiré. Il essaie de couvrir les trous, mais il se sent de plus en plus ridicule car son slip et son maillot de corps apparaissent à travers les déchirures.

L. amoureusement, se dépuille de ce qui semblait être une robe, mais en réalité il s'agit d'un grand drap, et elle en couvre F. L. cachée par une autre robe qu'on ne pouvait deviner auparavant, ne laisse rien apercevoir de son corps, que l'on imagine adorable.

Archivo Buñuel
1409-30

Bien qu'ils soient très éloignés l'un de l'autre - aux deux bouts de la table - il s'établit soudain entre eux, une sorte de complicité amoureuse.

F. veut manger le bifteck, mais ne trouve pas de couteau. Il en cherche un partout, même sous la table, mais n'ose pas dire qu'il en a besoin. Bana lui demande s'il désire quelques chose. F. demande un couteau. Ang dit que c'est leur faute, qu'on devrait les punir pour cet oubli, et que celà ne se reproduira plus jamais. Même il prie F. de le fouetter pour sa négligence. Bana sort précipitamment et revient avec une montagne de couteaux, qui tombent au fur et à mesure qu'il s'approche de la table.

Il s'arrête à bonne distance et avec l'aide de Ang, comme les artistes de cirque, il lance tous les couteaux autour de F. en un clin d'oeil.

F. cloué de terreur, n'ose pas bouger, Bana et Ang rient aux éclats tandis que L. les morigène mollement en réprouvant leur espièglerie.

F. se dégage gauchement, et lorsqu'il a enlevé tous les couteaux, un par un, il se lève : son costume est tout déchiré. Il essaie de couvrir les trous, mais il se sent de plus en plus ridicule car son slip et son maillot de corps apparaissent à travers les déchirures.

L. amoureusement, se dépuille de ce qui semblait être une robe, mais en réalité il s'agit d'un grand drap, et elle en couvre F. L. cachée par une autre robe qu'on ne pouvait deviner auparavant, ne laisse rien apercevoir de son corps, que l'on imagine adorable.

R. 15637

F. est encore plus ému par le geste de L. Il s'enveloppe dans le drap et le hume avec passion.

Les deux aides accourent avec un cochon ou un sanglier de taille assez imposante, qui commence à grogner de joie en pénétrant dans la pièce. L. le caresse et le sanglier s'excite. Avec l'aide d'Ang et de Bana, L. grimpe à califourchon sur le sanglier et quitte la pièce, non sans avoir lancé à F. un regard tout chargé d'amour.

F. reste seul dans la salle à manger et se met à examiner tout ce qui s'y trouve. Un aquarium attire particulièrement son attention, non a cause des poissons qui y nagent (ils sont d'une espèce courante), ni à cause de ses dimensions, il est intrigué par une flotille de barques qui voguent sur l'eau. On dirait de vrais bateaux en miniature qui ont souffert d'un naufrage : leurs voiles sont déchirées, des crevasses, des brèches s'ouvrent dans leurs flancs.... A l'intérieur on distingue des bouées que l'on a dû utiliser, des maillots de corps troués, des pantalons, et même, ce qui semble incroyable, des restes de nourriture, des assiettes, des couteaux si minuscules qu'il paraît impossible que quelqu'un se soit amusé à les fabriquer. La barque la plus délabrée a pour nom : Raoul Walsh.

F. saisit l'embarcation avec ses doigts et l'examine minutieusement. Sous la coque, il aperçoit ces mots : " F. aide-moi".

Rempli d'appréhension, il remet la barque dans l'aquarium. Il remarque que tous les autres bateaux portent le nom d'un individu. Il avise sur une sorte de rive, de l'autre côté de l'aquarium, une très jolie barque que l'on vient de construire, elle n'est qu'à demi-peinte et l'on jurerait qu'on y dessine ses propres initiales.

Archivo Buñuel
1409.31

F. est encore plus ému par le geste de L. Il s'enveloppe dans le drap et le hume avec passion.

Les deux aides accourent avec un cochon ou un sanglier de taille assez imposante, qui commence à grogner de joie en pénétrant dans la pièce. L. le caresse et le sanglier s'excite. Avec l'aide d'Ang et de Bana, L. grimpe à califourchon sur le sanglier et quitte la pièce, non sans avoir lancé à F. un regard tout chargé d'amour.

F. reste seul dans la salle à manger et se met à examiner tout ce qui s'y trouve. Un aquarium attire particulièrement son attention, non à cause des poissons qui y nagent (ils sont d'une espèce courante), ni à cause de ses dimensions, il est intrigué par une flotille de barques qui voguent sur l'eau. On dirait de vrais bateaux en miniature qui ont souffert d'un naufrage : leurs voiles sont déchirées, des crevasses, des brèches s'ouvrent dans leurs flancs.... A l'intérieur on distingue des bouées que l'on a dû utiliser, des maillots de corps troués, des pantalons, et même, ce qui semble incroyable, des restes de nourriture, des assiettes, des couteaux si minuscules qu'il paraît impossible que quelqu'un se soit amusé à les fabriquer. La barque la plus délabrée a pour nom : Raoul Walsh.

F. saisit l'embarcation avec ses doigts et l'examine minutieusement. Sous la coque, il aperçoit ces mots : " F. aide-moi".

Rempli d'appréhension, il remet la barque dans l'aquarium. Il remarque que tous les autres bateaux portent le nom d'un individu. Il avise sur une sorte de rive, de l'autre côté de l'aquarium, une très jolie barque que l'on vient de construire, elle n'est qu'à demi-peinte et l'on jurerait qu'on y dessine ses propres initiales.

R.15637

F. aperçoit à travers une baie vitrée L. qui danse autour d'un porc, lascive et belle. Plus loin, du fond d'un placard, proviennenent, semble-t-il, des appels lancés par un être humain. F. accourt, ouvre le placard d'où surgissent les têtes de Bana et d'Ang. Ils lui font signe de ne pas faire de bruit.

Ils lui expliquent qu'ils se trouvent à l'entrée d'un tunnel qui mène à l'usine où il découvrira tous les secrets de la ville : derrière eux, s'amorce un couloir sombre et interminable. Ang et Bana suggèrent à F. qu'il se livre seul à son enquête et qu'il trouvera " tout ce qu'il cherche".

Ang et Bana cèdent leur place à F. qui accepte leur offre. F. s'enfonce dans le couloir, tandis qu'Ang et Bana referment la porte derrière lui. Il reste seul, hésite quelques instants à revenir sur ses pas, mais il décide, malgré sa frayeur, de poursuivre son chemin. C'est un long couloir en briques, mal éclairé, parfaitement régulier, le long duquel F. chemine un bon moment.

Au bout du corridor apparaît un énorme bloc de constructions qui comprend d'innombrables chaudières, turbines, tuyauteries, ressorts gigantesques, transformateurs et toutes sortes de mécanismes en marche, que l'on ne peut définir avec précision, presque tous complètement inconnus.

La grande chaudière centrale qui met en branle tout l'engrenage est située à un endroit privilégié, et ses dimensions sont supérieures à celles des autres machines. La chaudière fonctionne grâce à d'innombrables mécanismes microscopiques qui la font osciller monter et descendre.

.../...

Archivo Buñuel
1409.32

R. 15637

F; vérifie que chacun des fils est actionné par quelques chose. Tous se rejoignent au plafond, où ils communiquent sans doute avec l'étage supérieur.

F. monte un escalier jusqu'au niveau du plafond : il y a là dees longues vitrines qui permettent d'assister à ce qui se passe à l'étage supérieur. Il assiste à cinq scènes qui le plongent dans la plus profonde surprise :

- Derrière la première vitrine, il voit qu'à l'étage au-dessus, se trouve un bureau où des employés écrivent des rapports à la machine. Il constate que chaque fois qu'ils frappent une touche ils impriment un mouvement - sans le savoir et par un cheminement secret - l'un des fils qui communiquent avec la chaudière centrale; il est évident qu'ils ne se rendent absolument pas compte de la nature secondaire - ou principale ? - de leur travail. Il semble qu'ils ne soientattentifs qu'à leurs rapports... pourtant, en s'acquittant de leur besogne, ils collaborent au fonctionnement de la machine, de la chaudière, dont ils ignorent sûrement l'existence et dont on ne sait ce qu'elle fabrique.

- La seconde vitrine, très éloignée de la première, montre qu'au dessus de l'immense sous-sol s'étend un champ que laboure un paysan. F. juge insolite qu'un champ puisse se trouver au-dessus du plafond.... étant donné les dimensions gigantesques du bloc sous-sol dans lequel il est enfermé et au centre duquel fonctionne la chaudière, il admet cependant que c'est chose possible. Il remarque que la charrue en avançant fait également se mouvoir une série de fils métalliques qui font marcher la chaudière.

Archivo Buñuel
1409.33

R. 15637

- La troisième vitrine, très éloignée de la seconde, laisse voir des couples en train de danser le twist. Le martèlement de leurs pas ébranle par des secousses les fils de la chaudière. Donc, sans le savoir, les danseurs, comme les employés et le paysan, contribuent au fonctionnement de la machine.

- A travers la quatrième vitrine F. aperçoit une procession : les fidèles tirent un lourd carosse qui transporte une Vierge, et le véhicule est également relié aux fils de la chaudière.

- Par la cinquième vitrine, il contemple un café rempli de fumée. Cette fumée est recueillie par des tuyaux, et s'échappant par des conduits, elle pousse une valve qui met la chaudière en action.

Il distingue un grand nombre de fils et des valves en rapport avec des choses qui sont situées à l'étage au-dessus et qui toutes (on ne sait ce que c'est), d'une manière probablement aussi inconsciente que les précédentes, donnent vie à l'énorme chaudière de la machine.

(Ce que F. à vu à travers les vitrines semblait parfaitement normal, et l'on dirait, sans aucun doute, que les scènes décrites se déroulent " réellement" dans la partie supérieure de la pièce. au-dessus du plafond).

F. observe longuement la gigantesque chaudière et remarque soudain une série de petites photographies en couleur représentant L., collées près de l'un des robinets, en bas, L. apparaître très belle et à demi-nue ou bien nue et de dos. On pourrait croire que les ouvriers qui s'occupent de la chaudière les ont placéslà il y a

Archivo Buñuel
1409.34

- La troisième vitrine, très éloignée de la seconde, laisse voir des couples en train de danser le twist. Le martèlement de leurs pas ébranle par des secousses les fils de la chaudière. Donc, sans le savoir, les danseurs, comme les employés et le paysan, contribuent au fonctionnement de la machine.

- A travers la quatrième vitrine F. aperçoit une procession : les fidèles tirent un lourd carosse qui transporte une Vierge, et le véhicule est également relié aux fils de la chaudière.

- Par la cinquième vitrine, il contemple un café rempli de fumée. Cette fumée est recueillie par des tuyaux, et s'échappant par des conduits, elle pousse une valve qui met la chaudière en action.

Il distingue un grand nombre de fils et des valves en rapport avec des choses qui sont situées à l'étage au-dessus et qui toutes (on ne sait ce que c'est), d'une manière probablement aussi inconsciente que les précédentes, donnent vie à l'énorme chaudière de la machine.

(Ce que F. à vu à travers les vitrines semblait parfaitement normal, et l'on dirait, sans aucun doute, que les scènes décrites se déroulent " réellement" dans la partie supérieure de la pièce au-dessus du plafond).

F. observe longuement la gigantesque chaudière et remarque soudain une série de petites photographies en couleur représentant L., collées près de l'un des robinets, en bas, L. apparaît très belle et à demi-nue ou bien nue et de dos. On pourrait croire que les ouvriers qui s'occupent de la chaudière les ont placés là il y a

R-15637

longtemps, sur l'une des photos, on lit, écrit à la main : " I love L."

F. poursuit son exploration qui l'inquiète et l'émerveille à la fois, mais il ne peut percer le mystère de la machine. Il monte à nouveau l'escalier pour avoir une vue générale du sous-sol, mais il ne distingue qu'une partie infime du bloc qui s'étend à perte de vue.

Il remarque que la chaudière joue un rôle prépondérant, à cause de sa taille impressionnante, et qu'une foule mécanismes et de petites chaudières satellites lui sont adjointes, ainsi que des turbines et des transformateurs qui, sans doute, dépendent entièrement de la chaudière centrale et ne peuvent fonctionner sans elle.

Il décide de suivre le mouvement d'une de ces machines et constate qu'en effet la chaudière centrale la met en marche. Après avoir contemplé tout le processus de fabrication, il voit sortir de la machine, six papiers en forme d'affiches tirés à des millions d'exemplaires. On y lit :

- Seul Dieu est grand. Signé : Jéhovah
- Je suis le chemin de la vérité et de la vie - Le Christ
- Crio lave plus blanc
- Prolétaires de tous les pays, unissez-vous - Marx
- Allah est grand et Mahomet est son prophète.
- Y'a bon Banania.

F. s'étonne des dimensions minuscules des affiches. Six tiennent aisément sur un doigt. Par une vitrine placée en face de la machine, les affiches disparaissent une par une. La vitrine montre

Archivo Buñuel
1409-35

longtemps, sur l'une des photos, on lit, écrit à la main : " I love L."

F. poursuit son exploration qui l'inquiète et l'émerveille à la fois, mais il ne peut percer le mystère de la machine. Il monte à nouveau l'escalier pour avoir une vue générale du sous-sol, mais il ne distingue qu'une partie infime du bloc qui s'étend à perte de vue.

Il remarque que la chaudière joue un rôle prépondérant, à cause de sa taille impressionnante, et qu'une foule mécanismes et de petites chaudières satellites lui sont adjointes, ainsi que des turbines et des transformateurs qui, sans doute, dépendent entièrement de la chaudière centrale et ne peuvent fonctionner sans elle.

Il décide de suivre le mouvement d'une de ces machines et constate qu'en effet la chaudière centrale la met en marche. Après avoir contemplé tout le processus de fabrication, il voit sortir de la machine, six papiers en forme d'affiches tirés à des millions d'exemplaires. On y lit :

- Seul Dieu est grand. Signé : Jéhovah
- Je suis le chemin de la vérité et de la vie - Le Christ
- Orio lave plus blanc
- Prolétaires de tous les pays, unissez-vous - Marx
- Allah est grand et Mahomet est son prophète.
- Y'a bon Banania.

F. s'étonne des dimensions minuscules des affiches. Six tiennent aisément sur un doigt. Par une vitrine placée en face de la machine, les affiches disparaissent une par une. La vitrine montre

R. 15637

une rue très fréquentée où six colleurs d'affiches se promènent avec leurs rouleaux qu'ils fixent aux murs avec une application bureaucratique, dans un endroit bien en vue. Chacun des six hommes colle son affiche en prenant la précaution de ne pas gêner son voisin.

F. examine une autre machine qui fabrique six séries d'objets, toujours de taille réduite :

- des calices
- des saucissons
- des maillots de bain
- des roulettes
- des casques militaires
- des cachets d'aspirine

Tout disparaît également derrière le mur, sans doute pour y être distribué immédiatement.

Tandis qu'il observe en détail les machines, son attention est attirée soudain par des conduits transparents dans lesquels roule lentement une sorte de petite voiture qui se dirige vers lui. Dans la voiture - il peut nettement s'en rendre compte lorsqu'elle passe près de lui - L. est couchée complètement nue. F. crie et veut lui parler mais L. comme endormie, ne répond rien. Il la suit : le véhicule s'élève dans les conduits et s'éloigne, poursuivant son chemin.

De la voiture tombe une foule de tracts qui disent : " L. est belle".

Archivo Buñuel
1409-36

une rue très fréquentée où six colleurs d'affiches se promènent avec leurs rouleaux qu'ils fixent aux murs avec une application bureaucratique, dans un endroit bien en vue. Chacun des six hommes colle son affiche en prenant la précaution de ne pas gêner son voisin.

F. examine une autre machine qui fabrique six séries d'objets, toujours de taille réduite :

- des calices
- des saucissons
- des maillots de bain
- des roulettes
- des casques militaires
- des cachets d'aspirine

Tout disparaît également derrière le mur, sans doute pour y être distribué immédiatement.

Tandis qu'il observe en détail les machines, son attention est attirée soudain par des conduits transparents dans lesquels roule lentement une sorte de petite voiture qui se dirige vers lui. Dans la voiture - il peut nettement s'en rendre compte lorsqu'elle passe près de lui - L. est couchée complètement nue. F. crie et veut lui parler mais L. comme endormie, ne répond rien. Il la suit : le véhicule s'élève dans les conduits et s'éloigne, poursuivant son chemin.

De la voiture tombe une foule de tracts qui disent : " L. est belle".

R - 15637

A présent F. regarde plusieurs machines qui portent une grande étiquette indiquant ce qu'elles fabriquent. La plus grande dit : CONFUSION, la machine donne son plein rendement. Des milliers d'objets surgissent du centre de la machine : des papiers, des livres etc... Sur une autre machine, s'étale le mot : ORDRE, elle est toute petite et un écriteau signale : " en panne". Des toiles d'araignées tissent autour d'elle un fin linceul. Sur une troisième machine F. lit : " Rédemption de l'humenité - ne fonctionne que tous les deux mille ans". Non loin de là, une autre machine anonyme sert à :

- Développer la poitrine
- Absorber les ordures et le fumier
- Accroître l'esprit religieux.

F. aperçoit quelques chiens à la queu leu leu. Ils se succèdent pour se soulager sur un réverbère : leur urine passe par des tuyaux très compliqués et ressort par un robinet à l'extérieur : la fontaine de l'espoir. Par la vitrine, il voit un groupe d'hommes qui la recueille pour fabriquer des bouteilles d'élixir d'espoir.

Un bruit assourdissant domine tout à coup tous les autres : c'est un train qui passe près de F. et sur lequel on lit les mots : TRAIN DU NEANT. Le fracas augmente de plus en plus jusqu'à ce que le train disparaisse.

F. rencontre encore sur son chemin la : " Machine à sacrifices - Priorité aux martyrs et aux mères." Plus loin, il découvre la machine à utiliser les morts qu'on alimente avec des cadavres qui s'engouffrent dans sa gueule. Ce spectacle terrifiant remplit F. d'horreur. La machine fabrique trois produits dûment étiquetés :

Archivo Buñuel
1409-37

R. 15637

- IDEES POLITIQUES
- RELIGIONS
- MODES

Une nouvelle machine, en pleine activité, porte le titre suivant : " Machine à exterminer les affamés". Elle se nourrit d'illusions que l'on a chemine jusqu'à elle par une chaîne métallique.

La plus grosse machine est munie de l'étiquette : " Machine à transformer n'importe quoi en n'importe quoi".

La plus complète, la plus parfaite, celle dont le mécanisme est le plus complexe, est la machine à garder les secrets.

Celle à " bannir les préjugés" est de toute évidence en panne. F. est absorbé par la contemplation de cette machine, lorsque les deux aides surviennent comme L. précédemment - dans une petite voiture qui roule dans des conduits transparents - Ils ont pris place à l'intérieur d'une capsule. Ils ont l'air de bien s'amuser et font de grands signes à F.

F. leur demande ce que tout celà signifie lorsqu'ils arrivent à sa hauteur, et ils répondent en choeur, mais F. ne parvient pas à comprendre ce qu'ils disent. Il renouvèle sa question et sans aucun doute les deux aides lui font une réponse correcte, mais il ne comprend toujours pas à cause du bruit. La capsule passe devant lui et disparaît.

F. arrive à une gigantesque roulette sans chiffres, mais couverte d'étiquettes qui disent :

Archivo Buñuel
1409-38

- IDEES POLITIQUES
- RELIGIONS
- MODES

Une nouvelle machine, en pleine activité, porte le titre suivant : " Machine à exterminer les affamés". Elle se nourrit d'illusions que l'on a chemine jusqu'à elle par une chaîne métallique.

La plus grosse machine est munie de l'étiquette : " Machine à transformer n'importe quoi en n'importe quoi".

La plus complète, la plus parfaite, celle dont le mécanisme est le plus complexe, est la machine à garder les secrets.

Celle à " bannir les préjugés" est de toute évidence en panne. F. est absorbé par la contemplation de cette machine, lorsque les deux aides surviennent comme L. précédemment - dans une petite voiture qui roule dans des conduits transparents - Ils ont pris place à l'intérieur d'une capsule. Ils ont l'air de bien s'amuser et font de grands signes à F.

F. leur demande ce que tout celà signifie lorsqu'ils arrivent à sa hauteur, et ils répondent en choeur, mais F. ne parvient pas à comprendre ce qu'ils disent. Il renouvèle sa question et sans aucun doute les deux aides lui font une réponse correcte, mais il ne comprend toujours pas à cause du bruit. La capsule passe devant lui et disparaît.

F. arrive à une gigantesque roulette sans chiffres, mais couverte d'étiquettes qui disent :

R - 15637

- maladie de foie
- mort
- jour normal
- crise mystique
- trait de génie
- crise de jalousie
- gros lot
- perte d'un bras etc.....

Il en examine le mécanisme à travers une vitrine. Un homme est dans sa chambre, il se réveille. Il pose le pied par terre. A ce moment sans qu'il s'en doute, son pied appuie sur une manette qui fait tourner la roulette géante placée sous lui. La boule roule à une vitesse folle, puis diminue peu à peu son élan. F. remarque que la boule hésite, tremble, doute avant de s'arrêter sur une étiquette (ainsi défilent : un million à la loterie, mort d'une tante, amputation d'une jambe, crise mystique, etc....). Enfin, elle s'immobilise sur : amputation d'une jambe. F; revient vers la vitrine, et observe le comportement de l'homme : il se lève, s'apprête à prendre un bain, glisse sur le carrelage et se casse une jambe. La roulette poursuit sa course.

Une autre machine produit en même temps, des moustiques, des mythes et des marques de cigarettes. Une autre fabrique des livres :

- le Quichotte
- un roman rose
- du papier hygiénique
- Mickey

Archivo Buñuel
1409.39

- maladie de foie
- mort
- jour normal
- crise mystique
- trait de génie
- crise de jalousie
- gros lot
- perte d'un bras etc.....

Il en examine le mécanisme à travers une vitrine. Un homme est dans sa chambre, il se réveille. Il pose le pied par terre. A ce moment sans qu'il s'en doute, son pied appuie sur une manette qui fait tourner la roulette séante placée sous lui. La boule roule à une vitesse folle, puis diminue peu à peu son élan. F. remarque que la boule hésite, tremble, doute avant de s'arrêter sur une étiquette (ainsi défilent : un million à la loterie, mort d'une tante, amputation d'une jambe, crise mystique, etc....). Enfin, elle s'immobilise sur : amputation d'une jambe. F; revient vers la vitrine, et observe le comportement de l'homme : il se lève, s'apprête à prendre un bain, glisse sur le carrelage et se casse une jambe. La roulette poursuit sa course.

Une autre machine produit en même temps, des moustiques, des mythes et des marques de cigarettes. Une autre fabrique des livres :

- le Quichotte
- un roman rose
- du papier hygiénique
- Mickey

R-15637

Une autre débite des pilules :

- pilule à succès
- pilule à théroies philisophiques
- pilule du vice.

Ces pilules sont introduites dans des pains (dans un sur mille) de sorte que celui qui les mange puisse avoir du succès, créer une nouvelle théorie philosophique ou s'adonner au vice.

Certaines machines fabriquent le temps et lancent de l'orage, de la pluie, provoquent des tremblements de terre et sont également responsables de l'ivresse, de l'amour et des rêves.

De nouveau, F. voit L. danser étrangement. Puis, F. atteint un nouveau secteur où s'entassent les machines qui fonctionneront dans quelques années :

- les jumelles à voir l'avenir
- le miroir où contempler sa propre bêtise
- le téléphone pour communiquer avec les morts
- les lunettes pour voir tout absurde
- les machines à écrire pour pardonner les péchés.
- les stylos pour fixer la mémoire
- les gommes pour oublier les souvenirs
- les machines à calculer pour compter les soupirs, les gouttes d'eau, les mauvaises pensées
- les appareils qui donnent en prime l'humour et la bonté
- le test de l'honnêteté à l'aide d'un cadran solaire, etc...

Archivo Bernuel
1409-40

Une autre débite des pilules :

- pilule à succès
- pilule à théories philisophiques
- pilule du vice.

Ces pilules sont introduites dans des pains (dans un sur mille) de sorte que celui qui les mange puisse avoir du succès, créer une nouvelle théorie philosophique ou s'adonner au vice.

Certaines machines fabriquent le temps et lancent de l'orage, de la pluie, provoquent des tremblements de terre et sont également responsables de l'ivresse, de l'amour et des rêves.

De nouveau, F. voit L. danser étrangement. Puis, F. atteint un nouveau secteur où s'entassent les machines qui fonctionneront dans quelques années :

- les jumelles à voir l'avenir
- le miroir où contempler sa propre bêtise
- le téléphone pour communiquer avec les morts
- les lunettes pour voir tout absurde
- les machines à écrire pour pardonner les péchés.
- les stylos pour fixer la mémoire
- les gommes pour oublier les souvenirs
- les machines à calculer pour compter les soupirs, les gouttes d'eau, les mauvaises pensées
- les appareils qui donnent en prime l'humour et la bonté
- le test de l'honnêteté à l'aide d'un cadran solaire, etc...

R-15637

Plus loin, il voit la machine à créer les mythes qui produit aussi des slogans. Immédiatement, ces slogans circulent par des conduits et sont emportés vers l'extérieur. F. regarde ce qui se passe par un hublot : une foule crie les slogans, mais on ne sait pas si ce sont eux ou la machine que l'on entend.

F. continue à parcourir l'immense sous-sol lorsque, soudain, on l'appelle du fond d'un couloir obscur : il accourt et aperçoit Bana et Ang. Ils ont l'air anxieux, avec beaucoup de prudence et mille précautions, comme s'il s'agissait de la pire catastrophe, ils lui annoncent que L. lui donne rendez-vous à neuf heures dans sa chambre (dans celle de L.). Ils paraissent inquiets, effrayés.

F. leur demande pour quelle raison. Ils lui recommandent : " prenez bien garde", comme s'ils craignaient réellement pour sa vie. F. pousse à fond l'interrogatoire et les deux aides finissent par se confier à lui : ils lui apprennent que L. est folle, d'une folie dangereuse, qu'elle est capable du pire. Il a pu se rendre compte pendant la visite des machines de ce qu'un cerveau comme celui de L. peut inventer.

Ang tente d'empêcher Bana de s'épancher, mais Bana ne lui prête aucune attention. Tout en conversant, les deux aides, insensiblement, conduisent F. à un endroit où se dresse un mur sur lequel est collée une merveilleuse affiche représentant L. dans une pose lascive : elle est très belle et semble appaeler F. Grâce à un dispositif lumineux, on dirait qu'elle bat des paupières et lance des oeillades de temps à autre, mais très lentement.

A. 15637

Archivo Bunuel
1109.41

Ang ose enfin révèler ce qui peut arriver de pire à F. : tomber amoureux d'elle.... comme tous les autres". Bana répète avec délice " comme tous les autres", " comme tous les autres".

F. contemple l'image de L. fasciné. Il avoue qu'en effet cette image qui reproduit ses traits lui semble..... charmante. Mais il ne comprend pas quel rapport peut exister entre L. et les machines qu'il vient d'examiner.

Bana s'étonne que F. ne saississe pas ce qui, selon lui, saute aux yeux. Il affirme que c'est elle qui a tout construit, mais il n'en fournit aucune preuve. Ang reprend son ami et assure qu'il a tort de dévoiler de tels secrets car L. se vengera d'eux. F. leur demande s'ils peuvent faire quelque chose.

Ang se plaint, dit qu'ils ne peuvent rien faire, qu'il leur fait se résigner à supporter ses folies et à tâcher de sortir sains et saufs de cette aventure dans la mesure du possible. Bana déclare qu'au contraire, on peut faire quelque chose et que F. est tout désigné pour celà. Ang insiste, pas même F. ne pourra les sauver tous; d'ailleurs L. a donné rendez-vous à F. et Ang craint qu'il ne lui arrive la même chose qu'à Raoul Walsh. F. demande ce qu'il est advenu à son ami, mais Ang n'ose rien raconter.

Bana avec beaucoup d'autorité les conduit vers une petite armoire malgré les efforts de Ang qui veut l'en dissuader. Bana ne se laisse pas convaincre par les arguments de son camarade. Il ouvre l'armoire où sont rangés les vêtements, le linge, les valises, la serviette, les papiers de Raoul Walsh.

Archivo Buñuel
1409.42

Ang ose enfin révéler ce qui peut arriver de pire à J. : tomber amoureux d'elle.... comme tous les autres". Dans répète avec défi- ce " comme tous les autres", " comme tous les autres".

J. contemple l'image de L. fasciné. Il avoue qu'un effet cette ima- ge qui reproduit ses traits lui semble..... charmante. Mais il ne comprend pas quel rapport peut exister entre L. et les machines qu'il vient d'examiner.

Dans s'étonne que J. ne saisisse pas ce qui, selon lui, saute aux yeux. Il affirme que c'est elle qui a tout construit, mais il n'en fournit aucune preuve. Ang rejoint son ami et assure qu'il a tort de dévoiler de telle secrète car L. se vengera d'eux. J. leur demande s'ils peuvent faire quelque chose.

Ang se plaint, dit qu'ils ne peuvent rien faire, qu'il leur fait se résigner à supporter ces folies et à tâcher de sortir saine et sauve de cette aventure dans la mesure du possible. Dans déclare qu'en conclure, on peut faire quelque chose et que J. est tout désigné pour cela. Ang insiste, pas même J. ne pourra les sauver tous; d'ailleurs L. a donné rendez-vous à J. et lui croient qu'il ne lui arrive la même chose qu'à Raoul Walsh. J. demande ce qu'il est advenu à son ami, mais Ang n'ose rien raconter.

Dans avec beaucoup d'autorité les commande vers une petite armoire malgré les efforts de Ang qui veut l'en dissuader. Dans ne se laisse pas convaincre par les arguments de son compagnon. Il ouvre l'armoire où sont rangés les vêtements, le linge, les valises, la serviette, les papiers de Raoul Walsh.

R.15637

A mille petis détails F. reconnaît que ces effets appartiennent bien à son ami, et il reste perplexe. Bana ajoute que Raoul a " disparu" un soir que L. l'avait fait appeler. F. s'enquiert de ce que L. a pu lui faire. Ang répond avec application qu'ils n'en savent rien, mais on voit bien que c'est faux, qu'ils sont au courant de tout.

Mais alors dit F., il est arrivé à Raoul, mon ami, la même chose qu'à moi. Bana s'écrie que non, que le cas était différent car Raoul était parti à la recherche d'un certain Jean Dupont. Bana rit. Ang lui donne un coup de coude.

F. demande s'ils rient de lui. Ang répond que la situation est trop tragique pour prêter à rire. Bana veut persuader F. que désormais tout dépend de lui. F. veut savoir pourquoi.

Ang prend un ton solennel : il est clairement conscient des funestes conséquences que peuvent entraîner les folies de L. F. reconnaît qu'Ang dit vrai et il abonde dans son sens. La situation prend une curieuse tournure : quand F. accuse L., Bana et Ang se rétracent, soulignent combien L. est merveilleuse car elle à un coeur d'or : un excès d'amour pour les autres est cause de tout.

Au contraire, lorsque F. leur donne raison et finit par se convaincre de la bonté de L. , Bana et Ang se plaignet de sa cruauté, rappellent " comme elle se plaît à torturer, à faire souffir, comme elle est méchante, perfide, voire capable de tuer".

Archivo Buñuel
1409.43

A mille petis détails F. reconnaît que ces effets appartiennent bien à son ami, et il reste perplexe. Bana ajoute que Raoul a " disparu" un soir que L. l'avait fait appeler. F. s'enquiert de ce que L. a pu lui faire. Ang répond avec application qu'ils n'en savent rien, mais on voit bien que c'est faux, qu'ils sont au courant de tout.

Mais alors dit F., il est arrivé à Raoul, mon ami, la même chose qu'à moi. Bana s'écrie que non, que le cas était différent car Raoul était parti à la recherche d'un certain Jean Dupont. Bana rit. Ang lui donne un coup de coude.

F. demande s'ils rient de lui. Ang répond que la situation est trop tragique pour prêter à rire. Bana veut persuader F. que désormais tout dépend de lui. F. veut savoir pourquoi.

Ang prend un ton solennel : il est clairement conscient des funestes conséquences que peuvent entraîner les folies de L. F. reconnaît qu'Ang dit vrai et il abonde dans son sens. La situation prend une curieuse tournure : quand F. accuse L., Bana et Ang se rétracent, soulignent combien L. est merveilleuse car elle à un coeur d'or : un excès d'amour pour les autres est cause de tout.

Au contraire, lorsque F. leur donne raison et finit par se convaincre de la bonté de L. , Bana et Ang se plaignent de sa cruauté, rappellent " comme elle se plaît à torturer, à faire souffrir, comme elle est méchante, perfide, voire capable de tuer".

R. 15637

Ang désire savoir si malgré tout F. en est amoureux. F. avoue ne pas y avoir pensé jusque là, mais devant une question aussi brutalement posée, il doit avouer qu'en effet, il ressent pour elle un attachement particulier qui pourrait bien être de l'amour. Bana l'encourage : bien sûr F. est amoureux de L. comme tous ceux qui se sont trouvés dans son cas. A présent la conversation a lieu sur un pont de bois que l'on dirait tout droit sorti d'un livre d'estampes romantiques anglaises et F. s'étonne de son existence.

Bana lui demande s'il ira au rendez-vous de L. et F. dit que oui, bien entendu. Bana insiste : ira-t-il " malgré ce qui peut en résulter ?" et F. répond encore par l'affirmative.

Ang sort un sablier assez grand agrémenté de fleurs multicolores et d'un ruban portant une inscription presque illisible. Seule la phrase " Morituri te salutent" apparaît clairement. Ang indique à F. quelorsque le sablier sera entièrement vide dans sa partie supérieure, il sera neuf heures, et il lui montre sur le verre que chaque division correspond aux heures qui vont s'écouler.

F. veut bien accorder sa confiance aux aides, mais que doit-il faire ? Bana répond que tout dépend de lui, de son courage, du sang-froid dont il fera preuve pour prendre une décision aussi exceptionnelle. F. par amitié pour eux et passion pour L. se déclare prêt à tout pour aider L. à sortir d'une situation qui doit la rendre malheureuse.

Ang lui expose ce qu'il doit faire : après la conversation qu'il aura avec elle ce soir, qu'il assume lui-même la reponsabilité

Archivo Buñuel
1409.44

R-15637

de rendre L. inoffensive en l'empêchant de nuire et qu'il prenne la direction de la ville. F. semble enthousiasmé par cette perspective. Il assure qu'il sauvera L., qu'il la remettra dans le droit chemin, grâce à l'amour qu'elle lui inspire.

Rana et Ang se déclarent enchantés que F. accepte de gouverner la ville et de diriger l'usine, ils l'applaudissent. Pendant toute cette séquence, un cortège de minuscules crocodiles défile dans le couloir et se perd dans ses profondeurs : ils avancent sur une sorte de corniche située à un mètre de hauteur. Chaque crocodile n'est guère plus grand qu'une allumette. Dans leur gueule, F. aperçoit une clef sur laquelle un L. est gravé.

Les deux aides s'emparent d'un tandem rangé dans le couloir et s'éloignent en pédalant joyeusement, non sans avoir dit à F. qu'ils espérent que tout sera remis en ordre dans la ville aujourd'hui même.

F. regagne sa chambre où il regarde s'écouler le sable avec impatience. L'attente tourne à l'obsession. Le temps passe avec une grande lenteur : le sable paraît glisser imperceptiblement.

Soudain, F. a l'impression qu'une ombre menaçante s'approche de lui : dans l'obscurité, elle semble terrifiante. Il crie " au secours" et appelle les aides. Il finit par trouver l'interrupteur la lumière illumine la chambre. F. aperçoit alors un mannequin masculin en carton qui porte dans ses bras des vêtements d'homme

Archivo Buñuel
1409.45

R. 15632

et une cravate autour du cou. A ses pieds, une pancarte est déposée , sur laquelle on peut lire ces mots : " vêtements pour F."

F. s'habille : sa mise est un peu insolite malgré son apparente banalité.

Il est presque neuf heures; F. craint d'arriver en retard, il se hâte de terminer les derniers préparatifs et court à la chambre de L.

L. le reçoit vêtue d'une robe très volumineuse qui semble en papier et qui lui donne l'air d'une prêtresse d'une religion inconnue. La robe est fendue de tous côtés et laisse deviner en plusieurs endroits dans l'épaisseur du papier, la peau nue de L. L. a pris une attitude assez artificielle et fausse. Sa tête est légèrement penchée, l'expression de son visage douloureuse comme celle d'une petite fille que l'on a punie.

Pour accentuerle caractère hiératique et peu naturel de son attitude L. tient à la main une fleur fanée.

On sent que F. est désarmé, qu'il voudrait parler et qu'il ne peut pas. L. le conduit vers une sorte de longue table et l'installe au milieu. Elle prend place sur une chaise spécialement préparée pour elle. Ils se regardent pendant quelques instants. Par transparence, on aperçoit la poitrine de L. à travers son incroyable robe.

F. finit par comprendre qu'il occupe la place d'un président de tribunal et L. celle de l'accusée. Cette situation gêne considérablement F., qui s'imagine que L. l'a percé à jout, connaît ses intentions

Archivo Buñuel
1409.46

R-15637

et désire jouer le rôle de la victime. F. veut s'excuser. L. ne le laisse pas parler et l'avertit qu'elle va s'absenter quelques minutes.

L. passe dans la chambre voisine. F. découvre dans le mur une espèce de trou qui lui permet d'entendre ce qui se dit dans la pièce à côté.

Il entend les rires des deux aides et de L. Ang et Bana font part à L. de ce q i est arrivé, ils parlent de leurs projets, imitent la voix de F. ses réponses, révèlent à L. son désir de la sauver. Leu récit est entrecoupé de rires moqueurs et de commentaires du genre : " il est comme les autres" etc... F. semble aterré.

L. revient dans sa chambre. F. veut s'en aller, il est trés contrarié, blessé dans ses sentiments.

L. le prend par la main et le conduit dans la pièce attenante. F. s'y oppose vivement, autant que la politesse le lui permet. La pièce voisine est plongée dans une sorte de pénombre. Au milieu dort une vache blanche étendue sur le sol, les pattes repliées sous elle. L. recommande à F. de ne pas faire de bruit, et le prie de s'asseoir par terre car elle a quelques derniers secrets à lui confier : F. veut répondre, mais L. lui fait signe de parler plus bas ou de s'approcher.

La pièce est nue, propre, moderne. Sur le sol, il n'y a qu'une petite natte, la seule présence surprenante est celle de la vache.

Archivo Buñuel
1409-47

R. 15637

L. a changé de tenue, maintenant elle porte un peignoir de bain très court qui laisse voir presque tout son corps. Comme il lui faut s'entretenir à voix basse, ils sont très près l'un de l'autre.

F. s'apprête à protester mais L. le regarde avec un amour infini et se rapproche de lui de plus en plus. F., inconsciemment, comme malgré lui, s'approche si près qu'il effleure ses lèvres. L. n'oppose pas la moindre résistance et F. l'embrasse encore une fois.

Au bout de quèlques instents, F. semble recouvrer son sang-froid et émet quelques réflexions ayant trait au monde ..... de la ville.. de l'usine : il ne réussit pas à s'exprimer correctement. L. lui coupe la parole pour lui demander de l'aider à enlever son peignoir. F. avec mille précautions, pour ne pas la toucher, défaut les innombrables boutons qui tiennent le peignoir fermé par derrière. Bana et Ang contemplent la scène : ils ont pris place à l'intérieur de la vache et regardent par ses yeux. F. n'a rien vu et s'imagine t ujours que la vache dort. A un moment donné, les deux aides chuchotent et étouffent un rire. F. sursaute, s'inquiète, mais poursuit sa tâche.

A partir de cet instant, F. totalement fasciné par L. follement amoureux d'elle, se soumettra à tous ses caprices. L. lui dit qu'il mérite d'ê tre battu, F. s'empresse de se reconnaître coupable, L. fouette le dos nu de F.

Puis F. se parfume très lentement avec une coquetterie consommée tandis qu'un serpent rampe sur le sol et vient même l'embrasser sur la bouche. Le serpent quitte la pièce.

Archivo Buñuel
1409.48

R. 15632

L. prie F. d'aller chercher sa guêpiere dans l'armoire. F. se dirige vers l'armoire à linge de L. et cherche en tremblant la guêpière. Il prend dans ses mains les bas et les dessous de L. et en imagine vaguement son corps revêtu. Il les porte à sa bouche pour les baiser. Mêlés à la lingerie de L. il découvre de minuscules vêtements masculins qui semblent appartenir à des lilliputiens.

Enfin, il trouve la guêpière après l'avoir longuement cherchée. IL l'apporte à L. qui paraît fort en colère car il a beaucoup tardé. Elle l'admoneste durement. Inexplicablement, F. pour toute réponse lui jure qu'il l'aime éperdument. Pendant quelques instants, F. littéralement à ses pieds, exprime son amour étrange et fou en phrases baudelairiennes, d'une grande poésie. L. le toise de haut avec un certain mépris et lui ordonne de l'aider à mettre sa guêpière mais sans la toucher.

F. y parvient malgré sa nervosité et son ardente passion. Lorsqu'il a terminé, il la supplie brusquement de le piétiner. Il se jette à ses pieds. L. semble le dédaigner, mais F. saisit l'un de ses pieds et parvient à l'appuyer sur lui.

Alors qu'il est couché sur le sol D. s'approche de lui comme pour l'embrasser. F. attend, brûlant de désir. L. s'approche insensiblement avec une extrême lenteur : F. étendu par terre, la bouche entrouverte, attend son baiser. Soudain, imperceptiblement, elle crache entre les lèvres de F. qui se referment avec passion sur ce don.

Archivo Buñuel
1409-49

L. prie F. d'aller chercher sa guêpière dans l'armoire. F. se dirige vers l'armoire à linge de L. et cherche en tremblant la guêpière. Il prend dans ses mains les bas et les dessous de L. et en imagine vaguement son corps revêtu. Il les porte à sa bouche pour les baiser. Mêlés à la lingerie de L. il découvre de minuscules vêtements masculins qui semblent appartenir à des lilliputiens.

Enfin, il trouve la guêpière après l'avoir longuement cherchée. Il l'apporte à L. qui paraît fort en colère car il a beaucoup tardé. Elle l'admoneste durement. Inexplicablement, F. pour toute réponse lui jure qu'il l'aime éperdument. Pendant quelques instants, F. littéralement à ses pieds, exprime son amour étrange et fou en phrases baudelairiennes, d'une grande poésie. L. le toise de haut avec un certain mépris et lui ordonne de l'aider à mettre sa guêpière mais sans la toucher.

F. y parvient malgré sa nervosité et son ardente passion. Lorsqu'il a terminé, il la supplie brusquement de le piétiner. Il se jette à ses pieds. L. semble le dédaigner, mais F. saisit l'un de ses pieds et parvient à l'appuyer sur lui.

Alors qu'il est couché sur le sol E. s'approche de lui comme pour l'embrasser. F. attend, brûlant de désir. L. s'approche insensiblement avec une extrême lenteur : F. étendu par terre, la bouche entrouverte, attend son baiser. Soudain, imperceptiblement, elle crache entre les lèvres de F. qui se referment avec passion sur ce don.

R-15637

De nouv au, le seprent fait son apparition et embrasse L. L. ordonne à F. de la suivre : il s'éxécute. Avant qu'ils aient quitté la pièce, Ang et Bana sortent de la vache et semblent juger très drôle ce qui vient de se passer. F. n'a pas remarqué leur présence.

F. et L. pénètrent dans une pièce voisine : il se trouve que c'est une répugnate porcherie. Une énorme lampe en forme de demi-sphère non allumée, domine la pièce.

Alors commence une séance délirante pendant laquelle L. demande à F. de se rouler dans les excréments de porc. Elle; immaculée, le regarde obéir à ses ordres, près du cloaque.

Ang et Bana juchés sur la lampe crachent sur l'oreille de F. qui ne s'en rend pas compte. La séquence va finir, F. demande à L. de le fouetter et il lui présente son dos nu. L. au contraire, s'approche de lui, ils s'enlacent et s'embrassent passionnément, couverts de boue et d'excréments des pieds à la tête.

F. lit dans les yeux de L. qu'elle l'aime. Du moins, il se l'imagine. Elle paraît follement amoureuse de lui. L. demande à F. s'il est prêt à tout pour elle. F. assure qu'il donnerait même sa vie.

Ils continuent à parler tout en se douchant. F. accepte ce qu'elle lui propose : il croit comprendre qu'elle souhaite qu'il lui fasse le sacrifice de sa vie. L. lui dit qu'elle doit lui faire une piqûre pour qu'il change de " situation".

Entrent les deux aides qui aussitôt ligotent F. sur une table d'opérations. L. se prépare comme un chirurgien. F. souhaite un dernier baiser avant de mourir. Les aides rient. L. fait une piqûre à F.

Archivo Buñuel
1409.1409.50

R. 15637

Pendant ce temps, Ang et Bana embrassent, frottent, caressent L. qui accepte tout docilement. F. semble fou de jalousie

L. fait une seconde piqûre à F.

Il commence a rapetisser, lentement au début puis de plus en plus vite, tandis que les deux aides chantent un psaume biblique accompagné d'alléluias.

F. s'est transformé en un être minuscule de deux centimètres de haut.

Heureux, rayonnant de joie, F. est maintenant en train de lécher une sorte de mur blanc et mou. A côté de lui, Raoul Walsh, son ami, aussi radieux que lui, et une foule d'autres individus, comme en extase, lèchent également le mur.

La caméro s'éloigne peu à peu et l'on s'aperçoit que ce qu'ils lèchent est le gigantesque corps nu d'une femme très belle : F. et ses compagnons ne mesurent que deux centimètres.

Comme au début du film, la femme nue, très belle est couchée sur la terrasse et sur son corps pullulent des grappes d'hommes microscopiques.

Près de la terrasse surgissent tous les objets que fabriquait la grande usine : livres, slogans, etc.... A présent on comprend clairement que ces objets étaient destinés à la masse des petits hommes.

Archivo Buñuel
1409.51

Pendant ce temps, Ang et Dana embrassent, frottent, caressent L. qui accepte tout docilement. F. semble fou de jalousie

L. fait une seconde piqûre à F.

Il commence a rapetisser, lentement au début puis de plus en plus vite, tandis que les deux aides chantent un psaume biblique accompagné d'allélüias.

F. s'est transformé en un être minuscule de deux centimètres de haut.

Heureux, rayonnant de joie, F. est maintenant en train de lécher une corte de mur blanc et mou. A côté de lui, Raoul Walsh, son ami aussi radieux que lui, et une foule d'autres individus, comme en extase, lèchent également le mur.

La caméra s'éloigne peu à peu et l'on s'aperçoit que ce qu'ils lèchent est le gigantesque corps nu d'une femme très belle : F. et ses compagnons ne mesurent que deux centimètres.

Comme au début du film, la femme nue, très belle est couchée sur la terrasse et sur son corps pullulent des grappes d'hommes microscopiques.

Près de la terrasse surgissent tous les objets que fabriquait la grande usine : livres, slogans, etc.... A présent on comprend clairement que ces objets étaient destinés à la masse des petits hommes.

R - 15637

Enfin, étant donné la distance, on ne distingue plus qu'un énorme ensemble d'usines, de coupoles, de blocs de constructions que surplombe la terrasse où L. se trouve allongée. Dans le lointain, on dirait que la ville à la forme d'un coeur.

Enfin, L. danse comme au début du film.

Une multitude de ballons de baudruche de toutes les couleurs monte soudain vers le ciel : ils sont couverts d'inscriptions à la gloire de L. et de l'amour, de sorte qu'il semble que cette immense ville-usine est tout entière vouée au culte de l'amour.

Archivo Buñuel
1409-52

R-15637